

Les 100 mots de la sexualite

Andre Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LES 100 MOTS

de la
SEXUALITÉ

sous la direction de
Jacques André



*Que
sais-je?*

puf

QUE SAIS-JE ?

Les 100 mots de la sexualité

Sous la direction de Jacques André

Avant-propos

Les 100 mots de la « vie sexuelle » serait sans doute le titre le plus approprié au contenu de cet ouvrage. La sexualité est susceptible de faire l'objet d'approches multiples, aucun des savoirs constitués ne peut prétendre en détenir l'exclusivité ni en dire le dernier mot. Plutôt que de rechercher une impossible (et fastidieuse) synthèse, nous avons choisi, ce qui veut dire aussi que nous avons *exclu*. On ne trouvera rien dans ce « Que sais-je ? » sur la vascularisation du pénis, l'innervation du clitoris, l'ovocyte ou le spermatozoïde... rien sur la biologie ou la médecine de la sexualité. Les points de vue sollicités n'en sont pas moins multiples : historique, anthropologique, sociologique, sémantique, philosophique, théologique, littéraire, artistique... L'un d'entre eux occupe néanmoins une position particulière, inséparable du groupe que nous formons : la psychanalyse est la référence partagée et privilégiée des 13 membres de ce groupe. Cette communauté n'est pas sans risque : la sexualité *en psychanalyse* n'est pas simplement homogène à ce que tout un chacun entend par « sexualité ». La psychanalyse ne s'est pas contentée d'étendre à l'enfant ce que le commun réserve à l'adulte, car sa découverte est moins celle de la sexualité de l'enfant que de la sexualité *infantile*. Cette dernière n'a pas d'âge, elle est hors temps, et surtout elle se mêle de ce qui ne la regarde pas, secrètement présente dès qu'une activité humaine, quelle qu'elle soit, porte la marque du désir, du plaisir/déplaisir, de l'amour ou de la haine. Ce déplacement a contribué à complexifier notre représentation du sexuel, à rompre l'équation trop simple entre sexuel et génital, et dès lors à en brouiller les frontières et la définition.

L'apport de la psychanalyse à l'intelligence de la sexualité n'est plus à établir, c'est aujourd'hui un acquis culturel. Un exemple, celui de l'identité sexuelle, et le divorce éventuel entre l'identité anatomique et l'identité psychique. Cette dernière se constitue au gré des premières relations, dans la rencontre du nouveau-né avec l'inconscient des parents. Que prévale chez ceux-ci l'identification de leur enfant au sexe désiré, malgré le démenti imposé par la réalité anatomique, et c'est *toujours* l'identité sexuelle psychique qui l'emportera, quelle que soit la forme de cette « victoire » : certaines homosexualités en sont la plus simple expression (la garçonne aime les filles), mais la chose peut prendre des formes moins manifestes, plus secrètement conflictuelles.

« Sexualité », dans cet ouvrage, est entendue au sens le plus

communément partagé, celui de la vie sexuelle des adultes. Les mots de toujours y côtoient ceux d'aujourd'hui, le vocabulaire de la sexualité est particulièrement sensible aux variations de l'histoire et des cultures.

Un autre parti pris a été d'envisager la vie sexuelle sous ses aspects les plus variés, du plus pastel, « fleur bleue », au plus criard, *fist-fucking*. Enfin, la sexualité a cette particularité qu'elle ne partage avec aucune autre activité humaine, celle de pouvoir s'emparer de la langue entière, de sexualiser n'importe quel mot, n'importe quelle phrase pour peu que le contexte s'y prête. Ces *100 mots* ne sont donc pas seulement ceux de la sexualité, ce sont aussi des mots sexuels, avec toute leur violence potentielle. « Baiser », par exemple, est à la fois l'un et l'autre, un mot à double entrée... Au commencement était « l'abstinence », à la fin la « zone érogène ».

Liste des auteurs et de leurs mots

Jacques André, bonobo, *cunnilingus*, fiasco, hétéro/homo/bi, insulte, masturbation, missionnaire, pédophilie, pénis, sexuellement transmissible, sodomie, vagin.

Joanne André, amant/maîtresse, chair, clitoridienne/vaginale, fantasme, fessée, fornication, poils, préliminaires.

Isée Bernateau, bordel, Don Juan, extase mystique, femme fatale, puberté, pudeur, putain, sortir avec.

Béatrice Childs, devoir conjugal, draguer, éjaculation précoce, faire l'amour, godemiché, lubrique, talons aiguilles.

Vincent Estellon, *back-room*, bander/mouiller, coup de foudre, cul, désirer, *fist fucking*, *sex addict*, travesti.

Caroline Hurvy, cambrure, nymphomane, odeurs, parents (vie sexuelle des), porno, sécrétions, transgression, virginité.

Françoise Neau, chevelure, démon de midi, excision, intimité, sexualité de l'enfant/sexualité infantile.

Mathilde Saiët, abstinence, exhibitionnisme/voyeurisme, perversions, *Post coïtum animal triste*, S/M, virtuel, zone érogène.

Alexandrine Schniewind, baiser (le), caresse, érotisme, fleur bleue, harem, Lolita, songes impurs.

Caroline Thompson, adultère, bain de minuit, cochonnerie, libération sexuelle, libertin, nu, passivité.

Philippe Valon, crime passionnel, cruauté, frigidité, frustré, harcèlement sexuel, inceste, libido, pénétration, procréation, sexe/genre.

Sarah Vibert, allumeuse, échangisme, jalousie, jouissance, seins, viol.

Mi-Kyung Yi, coming out, éducation sexuelle, fellation, impur, migraine, orgie, string.

Sommaire

Abstinence, chasteté
Adultère
Allumeuse
Amant/Maîtresse
Backroom
Bain de minuit
Baiser (le)
Bander, mouiller
Bonobo
Bordel
Cambrure
Caresse (tendresse)
Chair
Chevelure
Clitoridienne/Vaginale
Cochonnerie
Coming out
Coup de foudre
Crime passionnel
Cruauté
Cul
Cunnilingus
Démon de midi
Désirer
Devoir conjugal
Don Juan
Draguer (Séduire)
Échangisme
Éducation sexuelle
Éjaculation précoce
Érotisme
Excision
Exhibitionnisme/voyeurisme
Extase mystique
Faire l'amour, coucher, baiser
Fantasme
Fellation
Femme fatale

Fessée
Fiasco (impuissance)
Fist fucking
Fleur bleue
Fornication (péché)
Frigidité
Frustré (mal-baisé)
Godemiché
Harcèlement sexuel
Harem
Hétéro/Homo/Bi
Impur, souillure
Inceste
Insulte, injure
Intimité
Jalousie
Jouissance (orgasme)
Libération sexuelle
Libertin
Libido
Lolita
Lubrique
Masturbation
Migraine
Missionnaire, levrette, 69
Nu
Nymphomane
Odeurs
Orgie, partouze
Parents (vie sexuelle des)
Passivité (activité)
Pédophilie
Pénétration (vaginisme)
Pénis, Phallus, bite, zizi
Perversion
Poils (épilation)
Porno
Post coïtum animal triste
Préliminaires
Procréation (contraception)
Puberté
Pudeur
Putain, chienne, salope (rabaissement de la femme)
S/M (sado-masochisme)

Sécrétions
Seins
Sex addict
Sexe, genre (Transsexuel)
Sexualité infantile, sexualité de l'enfant
Sexuellement transmissible (Sida...)
Sodomie
Songes impurs (pollution nocturne)
Sortir avec
String (lingerie féminine)
Talons aiguilles
Transgression (interdit)
Travesti, *Drag-Queen*
Vagin, chatte, trou
Viol
Virginité (dépuçelage)
Virtuel (sexualité internet)
Zone érogène (point G)

Abstinence, chasteté

Parce que l'abstinence est une exigence difficile à satisfaire, elle dispose d'un procédé à la fois efficace et fonctionnel. C'est à François de Carrara, connu – et pendu – pour avoir cadenassé toutes les femmes de son sérail, que l'on attribue l'invention des ceintures de chasteté à la fin du xive siècle. La femme qui n'a, comme chacun sait, aucune morale, peut désormais être verrouillée par l'époux suspicieux, qui « là, tout jaloux et sans craindre qu'on le blâme, tient sous la clef la vertu de sa femme » (Voltaire, *Le Cadenas*, 1716). Mais la ceinture de chasteté a changé de sexe au cours de l'histoire : conçue autrefois pour les femmes infidèles ou vulnérables, elle est à présent revêtue, selon les forums S/M*, par l'homme moderne, qui cherche à pimenter sa vie de couple. Contenant sa libido* jusqu'à la torture afin de créer un surcroît de désir, l'homme appareillé est soumis à Madame, épouse inflexible qui en détient la clé. Modernisée, la ceinture possède des cadenas sans métal, permettant de franchir discrètement les portiques des aéroports. De quoi correctement équiper Monsieur, soumis à toutes les tentations lors de ses déplacements...

Conçue comme un puissant aphrodisiaque, l'abstinence constitue un prolongement de l'amour courtois du Moyen Âge, pratique particulièrement torride si l'on se réfère au cérémonial de l'Assag, consistant pour les amants couchés nus côte à côte à résister à la tentation. Il faut néanmoins distinguer la chasteté de l'abstinence : vertu du mariage, la chasteté, issue de *castus*, « qui se conforme aux règles et aux rites », s'oppose à *incestus*, « violation d'une règle », « impureté par défaut d'abstinence », d'où dérivera le terme inceste*. Son vœu s'entend donc non comme sacrifice irrévocable, mais comme fidélité – assistée, ou non, de la fameuse ceinture. Renoncement intégral à la satisfaction, l'abstinence, propre aux nonnes et aux moines – comme aux adeptes du récent mouvement *no sex* –, consiste en une privation volontaire, totale, définitive de plaisir sexuel. Face à une chasteté aux principes moraux facilement enfreints, l'abstinence offrirait-elle une protection plus efficace, et même radicale, contre la sexualité et ses dangers, et, en particulier, celui de l'inceste ? À moins que l'ascèse religieuse ne fasse office « d'exhausteur de jouissance », et ne soit qu'une forme de plaisir préliminaire à un orgasme spirituel, l'extase mystique*, célébrant l'union avec le divin ? Après tout, « nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés » (La Rochefoucauld).

Adultère

« J'ai hâte de sortir de l'enfance pour rentrer dans l'adultère ». Joli mot d'enfant qui anticipe avec impatience les transgressions de la sexualité adulte. L'adultère recrée le trio de l'enfance : papa, maman et moi. Tromper permet de retrouver les satisfactions infantiles : jouir d'une situation établie sans renoncer à aucun plaisir, être à la fois mari et amant* ou femme et maîtresse. Délectation à aimer mais aussi à tromper, voire à être trompé ! À l'image de *L'Eternel mari* de Dostoïevski.

Le mot d'adultère semble bien désuet aujourd'hui, image poussiéreuse de la bourgeoisie, du mariage arrangé et de son héroïne, Emma Bovary. En ne trouvant l'embrasement qu'en dehors du *conjugo*, l'homme renforce la distinction entre la maman et la putain. Il protège ainsi le foyer, qui reste un lieu asexué. L'inégalité des sexes demeure dans l'adultère : en trompant, l'homme préserve l'institution alors que la femme la met en péril.

L'adultère est l'histoire d'un flagrant délit : un huissier, un agent de police et un serrurier traquent les preuves de l'activité amoureuse sous les draps. On cherche les témoins, on s'invite dans la chambre à coucher. Feydeau joue à merveille de ce jeu de cache-cache. L'excitation de la dissimulation prend le pas sur le trop de clarté de l'union officielle, personne ne doit voir ni savoir. Entre l'interdit et sa transgression, la sexualité adulte retrouve les couleurs de l'enfance et de l'adolescence.

Mais, paradoxe de l'adultère, le mépris de l'institution du mariage cache le plus grand conformisme. Le goût de l'aventure vient à Emma Bovary en lisant des romans de gare. Elle veut être une « héroïne ». Mais aime-t-on jamais librement ? Aurait-on envie de l'autre s'il n'était pas déjà aimé, s'il était libre ? Il y a, dans l'adultère, l'idée que l'on triomphe d'un tiers, que l'on est le préféré. La réalisation d'un désir aussi infantile qu'œdipien n'est pas loin.

Allumeuse

Armand fait part de son trouble concernant la femme aimée, de son incertitude concernant la réciprocité des sentiments : « Je n'arrête pas de penser à elle, je me demande si je suis juste en train de me faire allumer ou si elle m'envoie réellement des signes. »

L'historique du mot « allumeuse » révèle sans surprise ses origines masculines : Huysmans, l'auteur de *Là-bas* (1891), l'emploie pour désigner une femme séductrice, aguicheuse. Au sens premier du latin *alluminare*, le français a ajouté : *mettre le feu* (xii^e siècle), l'allumeuse enflamme le désir de l'homme, mais se dérobe quand il s'agit de l'éteindre, devenant indifférente à son assouvissement ; elle semble tout offrir mais ne donne rien.

Ce terme, connoté péjorativement, a valeur d'insulte quand il est employé par l'homme abandonné à sa frustration sexuelle. Assimilée à une manipulatrice, à une diablesse, l'allumeuse clame une innocence et une sincérité à la mesure du refoulement de ses propres désirs sexuels, non conformes aux principes moraux séculaires régissant la sexualité féminine. La Lolita* du roman de Nabokov, plus encore celle de son adaptation cinématographique par Stanley Kubrick (jouée par Sue Lyon), n'est pas loin de représenter le prototype du fantasme de l'allumeuse. *In-conscience* et mise au jour de ses propres désirs *via* le désir de l'autre, l'allumeuse est sœur de l'hystérique. On ne peut que sourire en pensant au sens premier – et au symbole sexuel déjà présent –, du mot allumeur/se qui désignait au xii^e siècle la « personne chargée d'allumer des chandelles ».

Il se pourrait qu'en dépit de la permissivité sexuelle de l'époque moderne, l'innocence des allumeuses d'hier se perpétue toujours chez les lolitas d'aujourd'hui. Comme le suggère Frédéric Beigbeider dans *L'Amour dure trois ans* (1997), il y a pour l'homme pire qu'une allumeuse, une femme qui le désire sans fard : « Quand une jolie fille vous regarde, il y a deux possibilités : ou bien c'est une allumeuse et vous êtes en danger, ou bien ce n'est pas une allumeuse et vous êtes encore plus en danger. »

Amant/Maîtresse

« Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines (...) après l'hyménée ils sont rois à leur tour » (Corneille, *Polyeucte*, 1643). Les *amans*, ceux d'antan, sont promis en mariage. Entre eux se noue un sentiment amoureux qui n'inclut pas la relation sexuelle. Le mariage, la fin de l'attente et du martyre de la séparation, sonne le glas des *amans*... sans que le désir gagne toujours à être accompli.

À partir du xvi^e siècle, « amants » prend communément un « t » tandis que l'amante laisse place à la maîtresse. Non seulement leur relation n'attend plus le mariage, mais par définition elle se déroule

hors de ses liens ; l'attente est alors de se retrouver, de se posséder, la relation entre amant et maîtresse est d'abord sexuelle. *Attente, séparation, interdit, espoir, promesse, trahison...* telle est la vie des amants et des maîtresses ; que leur liaison devienne paisible et la rupture est proche !

En attente d'un hypothétique mariage ou dans l'adultère, leur relation se nourrit du désir interdit et des plaisirs volés... une main sous la nappe, un pied sous la table. Pour être *amans*, il suffisait d'être deux, quand la maîtresse et l'amant d'aujourd'hui font trois, dont l'un est aussi absent que trompé, épouse ou mari. « Maîtresse » n'est pas le féminin d'« amant » ; « amant » rime avec amour, « maîtresse » avec jouissance. « Maîtresse-frigide » est un illogisme.

Maîtresse vient du latin *domina*, le féminin de *dominus*, maître de maison. Si elle n'est pas la maîtresse de maison, elle est celle du désir. Elle domine, l'usage du fouet (ou du martinet) est possible, il n'est pas nécessaire. Ce qui n'interdit pas à l'homme de nourrir des illusions : « J'aime à voir ma maîtresse jouissant les yeux mourants » (Sénèque). Le mariage promet fidélité et procréation, quand le couple interdit attise le désir et garantit la puissance.

Jusqu'au jour où la femme découvre que ce qu'elle croyait un privilège n'est qu'un statut social secondaire : « Je ne suis *que* sa maîtresse... » Plus rien alors n'empêche de tromper le trompeur, qui a parfois du mal à s'y faire. Paul : « Cocu passe encore, mais trompé par sa maîtresse ! »

Backroom

Littéralement « la pièce du fond, de derrière », la *backroom* est un endroit isolé et aménagé dans un établissement privé (bar, discothèque, sex-club, sauna) permettant aux clients intéressés de se mettre à l'écart pour avoir des relations sexuelles dans la pénombre. Après avoir repéré dans les zones *soft* (au bar ou sur la piste de danse) la ou les personnes dignes d'intérêt, on pourra se diriger vers la zone *hard* pour se mettre à l'aise et partager du sexe... Aujourd'hui étendues au monde libertin, les *backroom* sont nées dans le milieu gay américain des années soixante-dix. Étrangement, elles se multiplient lorsque l'homosexualité commence à sortir de l'ombre, comme pour rendre un hommage funèbre aux endroits obscurs, cachés, clandestins, et honteux longtemps fréquentés – faute de mieux – par des homosexuels réprimés par les forces de police. Sombres, aux odeurs

moites et fortes, elles remplacent les anciennes pissotières où l'activité sexuelle se déroulait *inter urinas et faeces*. Souvent aménagées de petites commodités (*sling* : balançoire à sodomie ; *glory holes* : trous dans des murs permettant fellations ou sodomies anonymes ; cages rappelant le monde carcéral, labyrinthes...), elles constituent des terrains de jeux appréciés des *sex-addict**. Parfois, attenante à la *backroom* se trouve une *black room*, pièce parfaitement obscure. C'est le fond du fond. Les pas deviennent hasardeux sur un sol glissant parsemé de mouchoirs humides, capotes usagées, canettes et autres surprises. Les yeux aveuglés ne maîtrisent plus rien. Les corps rencontrés définiront le chemin parcouru. Ici le désir naît de l'odorat et de l'anonymat tactile. Il n'y a plus d'identité sociale, ni de visages, mais des parties de corps révélées par des mains qui touchent, caressent, s'immiscent. Si les années sida ont provoqué la fermeture de la plupart de ces lieux aux États-Unis, c'est dans les grandes villes d'Europe qu'ils prospèrent aujourd'hui.

Bain de minuit

Nus dans les vagues, un parfum d'interdit, des corps se frôlent, protégés l'un de l'autre par la pénombre et l'eau... L'inquiétude et l'excitation vont de pair, on voit mal, on cherche d'autant plus à deviner. Le bain de minuit, c'est à la fois l'innocence et l'heure du crime. La pureté de l'eau n'est pas toujours celle des bonnes intentions.

Nous sommes loin des camps de nudistes où le corps exposé perd toute ambiguïté, toute sexualité. À minuit l'excitation vient justement de ce que l'on ne voit pas, et qui pourtant s'offre sans voile. L'air chaud, l'eau fraîche, autant de sensations délicieuses et dangereuses. Que cachent les tréfonds marins et la profondeur du désir ?

Le bain de minuit est un retour à l'élément aquatique maternel. Régressif d'un côté, initiatique de l'autre, il est passage (minuit) d'un jour à l'autre, à l'image de l'adolescence à mi-chemin entre l'enfance et l'âge adulte.

Cette mise en scène d'une levée nocturne du refoulement joue avec les interdits sans forcément les franchir. Ce mélange de nudité et d'abstinence* en fait l'héritier hédonique des épreuves auxquelles s'obligeaient les amants dans l'amour courtois. Le bain de minuit tient à la fois du rêve, du désir accompli, et du rite de purification, presque du baptême. Il condense la naissance (sortie des eaux), la vague de

plaisir, le jeu d'enfant, et l'impatience des désirs.

Vivement la pleine lune !

Baiser (le)

La légendaire photo « Le baiser de l'Hôtel de Ville » (1950), par Robert Doisneau, fut récemment vendue aux enchères pour la somme de 185 000 €. L'acheteur commenta : « Ce baiser-là au moins, il n'a pas été volé... ».

Le baiser se dote volontiers de caractéristiques nationales : du *french kiss* au baiser esquimau en passant par le baiser russe, c'est tantôt la langue, le nez, ou les lèvres qui sont sollicités. Mais le baiser est avant tout latin : *basiare* désigne autant un baiser entre amants qu'un baiser de politesse ou de respect. Le latin distingue en outre entre le baiser de pleine bouche, *saviari*, et l'*osculum*, le baiser de respect, qui est doté au Moyen Age d'une connotation théologique et va jusqu'au baiser des pieds comme marque d'humilité ; le baisemain des *gentlemen* de la bonne société en est un reliquat.

À ses débuts, le cinéma s'est montré réticent face au baiser : en 1896, le film *The Kiss* nécessita l'intervention de la police à Chicago ; en 1934, le code Hays réglementa aux États-Unis la durée maximale du baiser filmé. Depuis, le monde du film se partage entre les baisers hollywoodiens généreusement dispensés dans des chassés-croisés entre partenaires changeants et dont le *happy end* est aussi peu probable que durable, et ceux, interdits par la censure, de Bollywood (*lip-locked*) qui laisse le héros mourir sans qu'il ait jamais embrassé sa belle.

Perçu comme un passage obligé par les adolescent(e)s, se « rouler des pelles » réduit l'amour à un inquiétant – et bien peu romantique – amalgame de muqueuses et mixtion de salives, alors que les amants adultes « font des langues » (comme on dit en créole) avec délectation. Peut-être est-ce paradoxalement la prostituée qui rend au baiser toute sa dignité, lorsqu'elle fait « tout sauf ça », elle n'embrasse pas. Il est un autre baiser : la meringue est désignée en allemand par le mot français Baiser. Est-ce parce que son goût agréablement léger, délicieusement sucré, et son cœur un soupçon collant évoque le *french kiss* ?

Bander, mouiller

Bander, mouiller... C'est la vraie surprise de l'adolescence ! L'excitation provoquée par le désir de l'autre s'empare des organes génitaux. Louis se rappelle ses 13 ans, sa surprise lorsqu'à la vue d'une cousine laissant découvrir sur une balançoire un coin de sa culotte, son membre devint dur jusqu'à ce que ce trouble intense, à la limite du supportable, ne soit soulagé par la décharge d'un curieux liquide. Pour beaucoup d'autres, garçon ou fille, c'est le « grimper » à la corde pendant le cours de gym, ce coït mimé, qui signera le premier accomplissement.

« Quand je pense à Fernande, je bande, je bande, mais quand je pense à Lulu là je ne bande plus ; la bandaison papa, ça ne se commande pas » chantait Georges Brassens. Aujourd'hui, le médicament permet de commander et programmer la bandaison. À quand la pilule permettant aux femmes de « mouiller » malgré le désir éteint ? La comparaison inquiète des jouissances* masculine et féminine – à qui la meilleure part ? – a l'âge de la sexualité, Zeus et Héra en faisaient volontiers querelle et la réponse d'hier et d'aujourd'hui est toujours la même : « Quand je dis mouiller, je suis largement en dessous de la vérité. Elle mouillait pas, elle inondait ! Un torrent, il charriait son canal ! » (*Les Valseuses*, Bertrand Blier, 1974).

L'homme et la femme s'opposent comme le solide et le liquide, l'arc et la douve, la montagne et la mer. D'un côté ce qui se dresse et se voit, de l'autre, ce qui est humide et demeure caché. Sauf que le langage familial fait « mouiller » des hommes lorsque perle le liquide séminal, et « bander » le clitoris des femmes ! Tous deux sont aussi capables de « bander » des tétons, et certaines femmes se rendent chez le gynécologue parce qu'elles n'« éjaculent » pas... sans doute après avoir lu Sade, où les femmes « éjaculent du foutre » à longueur de page. Cette réduction grossière d'une jouissance à l'autre, ce primat du phallus, supprime la différence des sexes et contourne prudemment le *dark continent*.

Bonobo

Est-ce un fait de nature ou le résultat de l'évangélisation de l'Afrique, toujours est-il que les bonobos pratiquent en missionnaire*. Nos plus proches cousins parmi les primates, du plus profond de leur forêt congolaise, brouillent le tracé de la frontière qui sépare les sexualités humaine et animale. Que les hommes « baisent comme des bêtes », c'est une chose, mais que les animaux fassent l'amour comme des hommes... Certes, on est encore loin de la centaine d'acrobaties

inventoriées par les arts érotiques orientaux, mais *deux* positions, l'une commune à tous les mammifères, l'autre en face-à-face, c'est le début d'un choix devant le pluriel et d'une émancipation par rapport à la figure imposée par l'instinct. Et le bonobo ne s'arrête pas là, il utilise volontiers la pratique sexuelle afin de régler les conflits de pouvoir surgissant au sein du clan, et ce, au mépris de la différence des sexes, que l'autre soit mâle ou femelle.

De face certes, mais pas les yeux dans les yeux... les bonobos n'ont pas que ça à faire, un rapport sexuel ne dépasse jamais les dix secondes, sans que l'éjaculation précoce* et son cortège d'angoisse y soient pour quelque chose. À cette vitesse, il n'est pas non plus loisible de songer à changer de position, sans même parler de perdre son temps en préliminaires*. L'anthropomorphisme des éthologues, qui sont aussi des amis des bêtes, opère des rapprochements basés sur l'observation des comportements. Reste ce qui *ne s'observe pas*, tout ce qui fait le sel de l'humaine sexualité : le fantasme*, le refoulement, l'angoisse, le jeu transgressif du désir et de l'interdit, l'enracinement dans l'infantile qui multiplie les orifices (bouche, anus) et les appendices (doigt, langue). Le jour où le jeune mâle bonobo conquerra enfin la femelle tant convoitée, jusque-là rendue inaccessible par le mâle dominant, le jour où « menacera » de s'accomplir son plus impatient désir et qu'il fera fiasco*, ce jour-là, il sera définitivement des nôtres.

Bordel

Fermé sur la rue par une double porte et des volets clos, mais dûment signalé par sa lanterne et son gros numéro rouge, le bordel promet à la gent masculine, seule admise à entrer, un érotisme* savamment agencé. Rien de bordélique au bordel, le désir y est affaire de mise en scène : madame, tenancière et maîtresse du lieu, accueille le client dans l'antichambre, l'informe du prix à payer puis le conduit au grand salon, où, dans un décor éclatant de miroirs et de lustres, les filles, entièrement nues ou vêtues de jarretelles et de bottines, s'offrent lascivement à des clients à qui elles ne peuvent, ni se refuser ni rien refuser.

À tout spectacle son producteur : celui du bordel n'est autre que l'État, devenu le « premier proxénète de France » en ce début de xixe siècle obsédé par la menace que le sexe et ses excès risqueraient de faire peser sur le nouvel ordre. Édifiée sur la peur de la contagion syphilitique, la maison close est fortement tributaire du modèle du salon bourgeois dont elle est l'envers.

Au bordel, on est comme en famille, sauf que c'est le bordel. Pour peu qu'il paye, le client se voit proposer une curieuse transaction : véritable fils de cette maison qui lui est toujours ouverte, il se voit offrir par madame, aussi appelée la mère maquereille ou carrément « maman », des « filles soumises » (ses « sœurs » ?), sous l'œil complaisant de l'État, de la police et de l'armée, autant d'institutions dont les connotations paternelles ne sont plus à démontrer. Proust, en offrant à son bordel préféré les canapés, fauteuils et tapis de sa mère qui vient de mourir, va au bout de la logique perverse du *bord d'elle* : « J'aurais fait violer une morte que je n'aurais pas souffert davantage », écrit-il dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1919).

À cette offre perverse qu'il fait aux fils, le bordel doit son succès et son échec : les bordels deviennent au fil du xix^e siècle les lieux privilégiés d'exercice d'une sexualité déviante dont le voyeurisme est le maître mot.

Aujourd'hui, les Éros Center ont remplacé les bordels d'autrefois, avec spa, sauna, buffet et filles à volonté : l'héritier de l'économe bourgeois balzacien est un trader avide de consommation illimitée. À Cologne, un centre de prostitution promet : « Autant que vous le voulez, aussi longtemps que vous le pouvez, avec qui vous voulez »...

Cambrure

La cambrure, ce creux au bas du dos, émeut depuis l'Antiquité. À Syracuse un temple fut construit pour honorer l'Aphrodite *callipyge*, déesse aux « belles fesses ». La courbure divine fascine et Rimbaud en exalte la sensualité dans *Soleil et chair* (1870) : « Cypris passe, étrangement belle et cambrant les rondeurs splendides de ses reins ». Ingres peint des *odalisques* dotées de quelques lombaires supplémentaires. Le xix^e siècle, celui du corset, promeut la « silhouette en sablier ». Un siècle plus tard, les surréalistes s'inspireront de la *posture en arc* de la crise hystérique, décrite par Charcot ; ils voient dans cette torsion féminine l'alliance de l'extase mystique* et du paroxysme de la jouissance* amoureuse. Les canons esthétiques évoluent, mais le tracé en « S » reste le symbole de la femme et de sa ligne.

L'amplitude de la cambrure épouse un continuum, du léger déhanché pudique (la *Vénus de Milo*), à l'arabesque provocante (les danseuses de *flamenco*), jusqu'à l'indécent angle droit mettant en exergue seins et fesses (*Baile Funk* à Rio de Janeiro). La femme cambrée est *vue de dos*.

Offerte au coït *a tergo*, son sexe s'efface au profit de son « cul* ». L'homme est débarrassé de l'angoissante différence des sexes, il occupe une position dominante, flatteuse pour sa virilité. Tout comme le pied et sa courbure, cette partie galbée se prête au fétichisme. Ce n'est pas un hasard si les danseuses du Crazy Horse, à la cambrure calibrée, ont été choisies pour être photographiées par David Lynch, et porter les escarpins vertigineux du chausseur Christian Louboutin (exposition *Fetish*, 2007).

Dans le court-métrage *La Cambrure* d'Edwige Shaki (1999), un jeune homme tombe amoureux d'une fille, simplement parce qu'elle est le modèle de sculptures dont il admire la chute de reins. « Tu es terriblement picturale », lui dit-il. Avant la femme, la cambrure !

Caresse (tendresse)

« La mère fait don à l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle, le *caresse*, l'embrasse et le berce, et le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière. » Cette phrase de Freud fut, parmi d'autres, la raison pour laquelle la psychanalyse choqua les esprits bien pensants de la Vienne à l'aube du xxe siècle. Qu'une mère qui prodigue des marques de tendresse à son enfant en le caressant le fasse participer à ses propres pulsions sexuelles, au point d'en faire son « jouet érotique », c'est là une pensée qui va – aujourd'hui encore – à l'encontre de la manière de penser acceptable.

L'actrice principale de cette ambiguïté, la *Caresse*, couvre une large gamme de registres : on caresse affectueusement un animal, tendrement la joue d'un enfant, voluptueusement la personne désirée ; on caresse aussi des rêves et des espoirs, tout comme on aime se faire caresser par le soleil ou le vent. Tout cela renvoie à ce qui nous est *cher* : étymologiquement, caresse vient du latin *carus*, mais c'est l'italien du xvii^e siècle qui forme *carezza*, chérir.

La caresse, même celle des premiers temps, est déjà érotique. Réciproquement, celle des amants renvoie aux plaisirs éprouvés sous les soins maternels. Plus encore que le fait de chérir, la caresse implique celui d'être chéri : l'expérience la plus sensible, depuis la plus tendre enfance, est *d'être caressé* ; la passivité, en matière de caresse, procure tout autant, voire plus, de plaisir que l'activité.

La caresse est sensuelle *per se* : prodiguée par le toucher des doigts ou des lèvres, elle effleure la surface de la peau, suggère plus qu'elle ne

marque et provoque par de mystérieux canaux le sentiment d'être comblé. De toutes ces variétés parmi les caresses, il en est certaines qui ne se contentent pas de l'effleurement et n'ont rien d'équivoque : celles que Baudelaire appelle les profondes caresses, et en lesquelles le poète Ovide, dans *L'Art d'aimer*, voyait la clé de la jouissance* féminine : « Quand tu auras trouvé l'endroit que la femme aime qu'on lui caresse : caresse-le. Tu verras dans ses yeux brillants une tremblante lueur, comme une flaque de soleil à la surface des eaux. »

Chair

Plaisir, luxure, faiblesse, dégoût, meurtre... la chair pousse l'homme aux dernières extrémités. Elle est à la fois ce qu'il a de plus intime, chair de sa chair, et de plus expressif, chair de poule. La chair est en chirurgie la partie molle, la chair à croquer est rouge, blanche, cuite, crue, fraîche, succulente... « En chair et en os », « être de chair », « être bien en chair », la chair est tangible, fragile, généreuse, mais aussi dangereuse quand il est question des plaisirs qu'elle procure et de l'esprit qu'elle ensorcelle.

La chair est femme, ou péché originel, c'est du pareil au même. Sa séduction met le corps en mouvement, plus qu'un corps nu* elle est nudité. Une nudité surexposée en Occident, intégralement voilée en Orient, le « dialogue des cultures » est aussi un choc sexuel.

Tant de pouvoir effraie, à rester sous son emprise, plaisirs de bouche et plaisirs de sexe se confondent ; une confusion dont l'imaginaire se nourrit et qui estompe la frontière entre caresser et arracher, goûter et dévorer, pénétrer et déchirer... jusqu'au cannibalisme de l'Eucharistie : « Ceci est mon corps, mangez-le, ceci est mon sang... » quand le péché mortel devient rite sacré.

La chair est plus violentée que caressée, plus associée au poignard qu'au gant de velours ; dans sa famille étymologique, on trouve : carnage, carnassier, acharner, décharner. Elle est souillure*, saleté, impureté, péché, elle évoque le bas, l'ici-bas par opposition à la pureté et la hauteur de l'esprit. Elle est mortelle, dans tous les sens du terme, nous ne sommes que des êtres de chair. La chair dit à la fois le sexe et la mort.

Une femme acharnée, avant d'être sexuellement insatiable, était une femme bien en chair, une femme dont les rondeurs excitaient (excitent !) l'imagination. Aurait-on renoncé à la chair en faisant du canon de la beauté féminine une femme anorexique ?

Chevelure

« Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !/ Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir ! » Dans la « forêt aromatique » de Baudelaire, les hommes se perdent (« La chevelure », 1857). Éperdu d'amour pour une natte blonde découverte dans un vieux meuble, le héros de la nouvelle « La chevelure » de Maupassant deviendra fou à force de « tremper ses doigts dans ce ruisseau charmant de cheveux morts ».

Judith évoque sa mère qui, lasse de faire chaque matin les longues tresses de sa fille de treize ans, les fit couper. Judith n'a jamais pu oublier : « soudain, plus *rien* ». Certes ils repoussèrent, mais... Samson, aussi, perdit sa force quand Dalila la traîtresse lui coupa les cheveux. Enfants à dompter, vaincus à raser, femmes à tondre ou à voiler : la domination passe par la chevelure.

Ce *rien*, ses nattes l'avaient-elles jusqu'alors masqué à la fillette ? Freud en fit l'hypothèse, risquée : tressage et tissage, autrefois activités privilégiées des femmes, auraient d'abord visé à masquer leur manque du pénis. Paradoxe salvateur de cette théorie sexuelle échevelée de petit garçon : les cheveux-serpents de la tête de Méduse au regard pétrifiant figureraient à la fois l'effroi du garçon devant le sexe maternel – rien « entouré d'une chevelure de poils » – et la rigidité (pétrifiée, mais rigide quand même) de son pénis.

Marie-Madeleine essuie les pieds du Christ avec ses longs cheveux dénoués. D'après Daniel Arasse, en condensant Ève la tentatrice et Marie la mère vierge, Marie-Madeleine articule l'impure* à la pure, l'amour sensuel à l'amour spirituel, et promet le passage possible de l'un à l'autre. Ses cheveux, ses attributs, indiquent ses péchés anciens. Sa pénitence actuelle dans le désert en conserve la trace : rien ne parvient à recouvrir entièrement, à endiguer l'impudeur du corps, nu* sous la tignasse qui ne cesse de pousser. Ce que cache et montre en même temps (comme le font les images du rêve) la chevelure de Marie-Madeleine, ce sont les poils, la toison pubienne, interdite de caresse*, de pinceau (*penicillus* en latin, petit pénis), interdite au regard qui dévoilerait. Quand elle lui a lavé les pieds, Jésus a converti sa toison de putain en chevelure de sainte.

Clitoridienne/Vaginale

Entre clitoridienne et vaginale, *ou* est plus convenu que *et*, la sexualité

féminine serait l'une *ou* l'autre, on ne peut pas tout avoir ! Marie Bonaparte en était convaincue, elle qui fit appel à la chirurgie afin d'atteindre la « normalité orgastique » en rapprochant l'un de l'autre le clitoris du vagin, dans l'espoir (déçu) de faciliter le transit de l'excitation. C'était prendre Freud, son maître, au pied de la lettre : « Le clitoris quand il est excité, dirige l'excitation vers les parties génitales voisines, un peu comme un copeau de résineux sert à embraser le bois le plus dur » (1905).

Il était entendu – le présent serait sans doute de mise – que la sexualité féminine aboutie devait être vaginale et, pour cela, abandonner le plaisir clitoridien. Fromage ou dessert, mais certainement pas les deux, sauf à réveiller l'angoisse des hommes devant une démesure dont Tirésias fut l'antique messenger : « les femmes jouissent neuf fois plus que les hommes ». Que l'origine du monde puisse être aussi le lieu d'une jouissance extrême fait de toute femme une Jocaste et de l'homme un enfant jamais à la hauteur.

Clitoris, vagin*, leur rapport à l'autre sexe diffère sensiblement. Le premier, *organe de la volupté*, se suffit à lui-même. Passionné par la masturbation*, le xix^e siècle l'avait surnommé « le mépris des hommes ». Le clitoris « ne sert à rien », dit un homme, « sauf au plaisir », dit une femme. Le second, le vagin, dépend de l'autre, logis du pénis plus ou moins accueillant, il est voué à la passivité (être pénétré) ; il est aussi différent de l'autre sexe que complémentaire.

Le clitoris présente certaines similitudes avec le pénis, tissus érectiles de même origine embryonnaire, leur taille les différencie – sauf chez la hyène ! dotée d'un clitoris d'une taille similaire à celle de l'organe mâle. Mais, scandale, un rien l'embrase, le plaisir ne se mesure pas en centimètres. De là à songer à l'excision*, à corriger cette imperfection de la création divine, à faire disparaître ce résidu masculin... Les hommes ont besoin d'être rassurés.

Cochonnerie

« Dis grand-mère, c'est quoi tout ce bruit dans la chambre là-haut ? »
« Rien, rien que des cochonneries ! » Cette phrase énigmatique (car des cochonneries, ce n'est pas rien), c'est un homme dans la quarantaine qui la rapporte à sa psychanalyste : il n'a jamais pu se détacher de cette idée de saleté liée à la chose sexuelle. Les bruits sont d'abord des bruits d'animaux, des porcs qui se vautrent.

Fourrier, l'utopiste, remarquait que les enfants avaient la passion de la

cochonnerie et préconisait d'utiliser ce penchant naturel pour le nettoyage des ordures ; puisqu'ils aiment tant barboter dans l'immondice, qu'il en soit fait le meilleur usage.

Pourquoi la saleté est-elle si attirante ? Pourquoi ce mot, qui évoque l'animal impur* par excellence, quand il s'agit de « dénoncer » l'acte sexuel ? Le plaisir du rabaissement*, de la souillure promeut l'analité à la première place. L'animal-totem du sexe se repaît dans la saleté, voire dans ses propres excréments. « C'est cochon », dit un autre patient avec grand plaisir. « L'amour-propre ne le reste jamais longtemps ». On abandonne toute posture morale pour se laisser aller, et c'est ce laisser-aller qui est excitant. Pensons à ces scènes de cantine entre adolescents où ils se jettent la nourriture à la figure, moment de régression à l'enfance, mais surtout pis-aller d'une sexualité adulte non encore assumée.

Entre 3 et 5 ans, les enfants n'ont que « pipi caca » à la bouche, comme si le rapprochement de l'oral et de l'anal était jouissif en soi. La bouche se confond avec l'anus, les mots deviennent les équivalents d'une déjection. On parle comme on défèque, et l'on rit *gras*. C'est le plaisir de la régression, le retour à une théorie sexuelle infantile qui rabat la sexualité sur l'analité ; le sexe est un cloaque. La cochonnerie inverse la hiérarchie et fait de la saleté le comble de l'érotisme*.

Coming out

« Tu fréquentes qui tu veux, j'veux rien savoir ». Telle fut la réponse de son père à Romain, après que celui-ci ait balbutié quelques mots évocateurs de son homo-sexualité. Ni acceptation ni rejet, juste une exigence aussi impérative qu'équivoque : tais-toi ! La demande de silence vise moins la réalité de l'orientation sexuelle, tacitement tolérée, que sa mise en mots, sa *déclaration*. Comme si, plus que le contenu, l'acte de dire concentrait toute la charge provocatrice... Après la dépénalisation de l'homosexualité, l'enjeu de l'époque *Lesbian/Gay pride* serait-il de libérer la parole à la mesure de la liberté sexuelle conquise ?

Coming out : l'expression vient de l'anglais *coming out of the closet*, « sortir du placard ». À l'image de la « Marche sur Washington » du 11 octobre 1979, qui a mobilisé lesbiennes et gays américains en vue de leur reconnaissance sociale et légale, l'expression témoigne du refus des homosexuels de rester confinés dans la clandestinité, et de leur volonté de s'afficher ouvertement, sinon fièrement. Sortir de l'ombre

et du secret, synonymes de honte. D'où l'accent inévitablement théâtral, voire exhibitionniste, de la « déclaration de soi » de l'homosexuel. « On ne peut jamais dire simplement qu'on est homosexuel » (Didier Éribon, *Retour à Reims*, 2009).

La liberté conquise implique une possibilité de choix, et donc une source de conflits. Ce qui caractérise l'homosexuel d'aujourd'hui, comparé à l'hétérosexuel ou aux « invertis » d'hier, ceux qui s'aimaient d'un « amour qui n'ose pas dire son nom » (Oscar Wilde), c'est la *décision* de dire ce qu'il en est, quand et à qui.

Mais de la liberté conquise à la liberté compromise, le chemin est court. Au risque de participer au jeu de dupes, sans cesser d'en être la victime. C'est ce qui s'est produit aux États-Unis lors de la polémique sur la présence des homosexuels dans l'armée : ces derniers ont finalement été jugés admissibles au sein du *corps* militaire, à condition de ne pas se proclamer « homo-sexuels ». *Oui*, vous avez le droit. *Non*, on ne veut pas le savoir. *Don't ask, don't tell*.

Coup de foudre

Dans d'autres langues, on parle d'« amour à première vue » : *love at first sight*, *amor a primer vista*. Un regard suffit pour provoquer la chute. Le français préfère la métaphore de l'orage : tonnerre, magnétisme, fulgurance de l'éclair sont évoqués pour dire la violence et la soudaineté du « coup » qui fait « tomber » amoureux.

Dans la mythologie grecque, le foudre, arme et attribut de Zeus, est un faisceau de dards enflammés capables d'avertir, de punir et de détruire. Mais c'est la flèche d'Éros qui perce le cœur et fait vaciller une identité instantanément bouleversée, sidérée, captivée par la présence de l'autre : « Une démarche de fée, un battement de cils, si peu de choses a suffi en apparence pour que la foudre tombe » (Benjamin Péret, *Le Noyau de la comète*, 1956). Un seul détail détient le pouvoir de réveiller une émotion infantile enfouie. L'attente de la belle princesse ou du prince charmant, chère aux contes d'enfants, refait surface à n'importe quel âge de la vie : en un clin d'œil naît le sentiment d'une étrange évidence, pas toujours réciproque. Stendhal rappelle que la foudre ne perce jamais un ciel serein. Verticale, elle s'abat sur un objet conductible et peut provoquer l'incendie. Chez l'humain, lorsqu'il fend et illumine l'existence, l'éclair passionnel brise la routine, la fatigue, l'ennui – emportant sur son passage la raison comme le doute ! L'idéalisation règne sur cette passion accompagnée

d'agitation maniaque : tout scintille à l'heure des retrouvailles, même la chambre d'hôtel la plus glauque. Le coup de foudre fait de l'origine d'un couple un moment héroïque. Mythe pour certains, miracle pour d'autres, il séduit les amoureux de l'amour.

Crime passionnel

Cette expression est aussi bien un oxymore qu'une évidence. Oxymore, car comment la passion pourrait-elle être un crime ? Évidence, car tout crime est le résultat d'une passion : amour, argent, pouvoir en sont les raisons et les déraisons les plus fréquentes. Mais le crime passionnel, celui que la justice a retenu, ne fait référence qu'à la passion amoureuse. Seule la folie de l'amour peut atténuer la peine infligée, même si c'est aujourd'hui moins vrai qu'hier. Quant à la passion du lucre, la passion du pouvoir, elles constituent des circonstances plus aggravantes qu'atténuantes. Le traitement spécifique du crime par amour tient sans doute à ce que l'union de la passion amoureuse et du crime remonte aux amours les plus anciennes, celles d'Œdipe, et avec lui de tous ceux pour qui Papa et Maman veulent dire quelque chose.

« Vas donc mourir à la guerre ! », lance un fils à son père, « ainsi, je pourrai me marier avec Maman. ». « Tu ne peux pas imaginer à quel point je hais cette femme », glisse à mi-voix une petite fille à sa meilleure amie en voyant sa mère entrer dans la pièce. Les enfants agissent rarement leurs pensées criminelles. Ils n'ont pas la « chance » d'Œdipe, élevé par des parents adoptifs dans l'ignorance de ses origines, tuant un vieil homme au carrefour des trois routes sans reconnaître son père, couchant avec Jocaste sans reconnaître sa mère. Les êtres humains n'ont d'autre choix que de renoncer, sinon aux fantasmes*, du moins à leur réalisation. Et ces fantasmes, encore faut-il les déformer suffisamment pour que la conscience morale ne les reconnaisse pas, faute de quoi ils sont rejetés dans l'oubli.

Certains n'y parviennent pas. Ils aiment passionnément, comme des enfants, et quand la déception survient, ils la vivent tragiquement, comme des enfants. Cela devient une affaire de vie et de mort, le fantasme ressurgit sans déformation. Il devient pensée, projet, acte. C'est le meurtre ou le suicide, souvent les deux. Othello tue Desdémone, se tue, Golaud tue Pelleas, accule Mélisande à la mort et prévoit son trépas prochain. Et combien d'autres ?

Cruauté

La cruauté ne fait pas bon ménage avec la sexualité. Elle reste trop près du *cru* dont elle est issue. Froide, elle s'allie mal à la chaleur de la sexualité, et leur rapprochement produit une monstruosité. Gilles de Rais, violeur et meurtrier de dizaines d'enfants, dont la mémoire glace d'épouvante, en fut un exemple longtemps célèbre. Avec Sade, son langage raffiné et ses atours philosophiques, on peut encore frissonner de plaisir, mais les affaires Dutroux ou Fourniret rappellent que le plaisir sadique n'a pas grand-chose à voir avec cette glaciation de la pulsion qu'est la cruauté. Pour les cruels, l'autre n'est pas un semblable mais un morceau de chair crue qu'aucune libido* ne peut réchauffer ni transformer en un être humain dont la souffrance serait source de volupté. L'épouvante que suscitent ces criminels paralyse la pensée, il est alors tentant de les rejeter comme inhumains, c'est-à-dire de les traiter comme ils traitent leurs victimes.

La cruauté de la marquise de Merteuil, la belle héroïne des *Liaisons dangereuses* de Laclos (1782), est tout aussi radicale dans cette même froideur qui signe la déliaison d'avec le désir mais, parce qu'elle n'est pas sanglante, elle terrorise moins et se laisse mieux comprendre. En rompant les liens avec la conscience coupable, la belle marquise retrouve ce plaisir cruel des enfants qui leur permet de faire souffrir les animaux sans culpabilité, seulement avec curiosité. De ce plaisir, elle fait l'art érotique le plus prisé, bien supérieur à l'érotisme des corps, car délié de la pulsion sexuelle qui transformerait cette cruauté en sadisme. Elle s'efforce de demeurer cruelle et perfide : « Ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir, il est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme ». La perfidie n'amène pas à la volupté orgastique par la souffrance de l'autre, elle est un jeu de masques : ce qui pourrait apparaître comme plaisir sadique est au service du pouvoir, du pouvoir suprême, celui de tuer : « Ah ! Croyez-moi Vicomte, quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable. »

Cul

Cul, ce curieux mot qui fait tant rire les enfants reste énigmatique par sa capacité de synthèse. Le cul ? C'est le bas du dos, le derrière, l'orifice anal, mais aussi un lieu perdu (le cul du monde), une histoire, un film, une cambrure particulière, un « plan », une impasse (cul-de-

sac), un genre simplet (cucul), pédant (pétant plus haut que son cul), hypocrite (faux-cul), une humeur massacrant (ras le cul), un coup de pied (au cul), ou encore une chance insolente (quand il est « bordé de nouilles »)... Ce nom commun de genre masculin est la métonymie par excellence : une partie qui vaut pour le tout. Dans le champ de la sexualité, ce terme ambigu fédère tous les autres mots, de sorte qu'il apparaît comme le premier propriétaire du domaine. Lou Andréas Salomé suggère même que, voisin de l'anūs, le vagin n'en serait « que la location », dans la confusion cloacale.

Alors qu'il est l'envers du sexe génital, tout se passe comme si le cul en était la base. Une base primitive dont l'homme ne saurait se passer, dans sa parole (« parler cul ») comme dans ses secrets les mieux gardés. On doit à Freud d'avoir révélé le rôle du « stade anal » dans le développement libidinal, accordant au plus intime des orifices une scandaleuse publicité. Non tant du côté de l'apprentissage sphinctérien, mais surtout du côté d'un plaisir érotique lié à la stimulation des muqueuses, et au fait de pouvoir expulser, détruire, ou au contraire garder et retenir. L'analité trace les premières frontières du quant-à-soi. Cette phase précédant l'accès au génital et la représentation de la différence des sexes, on comprend mieux que femmes et hommes partagent implicitement cette référence, coiffant en quelque sorte l'accès au sexuel. L'objet produit, tabou par excellence – le « caca » – ne saurait être détaché de sa valeur de trésor secret. On dit même que certaines personnalités anxieuses et constipées auraient tendance à l'avarice. Parmi ses autres productions, le pet – insoutenable lorsqu'il provient du derrière des autres – semblerait étrangement perdre de sa répugnance lorsqu'il est émis par son propre cul.

Les interdits sont souvent à la mesure des désirs... dans certaines cultures où la virginité de la femme est exigée, l'activité sexuelle pratiquée analement permet de sauver l'hymen ; la sexualité la plus rigoureuse n'ignore pas le « compromis ».

Cunnilingus

Le cunnilingus met l'homme à genoux... et c'est en latin que la messe est dite. Cette humilité, ce moment de faiblesse, a fortement pesé sur le destin de cette pratique. La Rome antique qui, comme de nombreuses autres cultures, ne régulait la sexualité qu'en fonction de l'homme libre – ni l'esclave ni la femme n'avaient voix au chapitre –, ne laissait à celui-ci d'autre alternative que d'exercer sa domination.

Exclu donc d'être passif, impensable de se mettre au service du plaisir d'une femme... Mais à Rome comme ailleurs, rien de tel que l'interdit pour attiser le désir, quitte à courir le risque de l'infamie. Le plus célèbre de tous les cunnilingues est empereur, il se nomme Tibère. Du promontoire de sa villa de Capri, il avait sur la mer une vue imprenable. Cela suffit-il à expliquer cette étrangeté, que c'est en latin que le *cunnilingus* a franchi les siècles ? Sa traduction littérale, « lèche-con », est restée hors d'usage, argot compris. Ne peut-on s'approcher de *l'origine du monde* qu'en s'écartant de la langue *maternelle*, qu'en adoptant une langue qui est à la fois celle de l'érudition (ici synonyme de refoulement) et du sacré ? Alors qu'il évoque un souvenir d'enfance, un voyage en wagon-lit avec sa mère quand il avait 3 ans, Freud raconte que ce fut l'occasion pour sa libido* de se « tourner vers *matrem* », et que sûrement, alors, « il la vit *nuda* ».

Le *cunnilingus*, comme son symétrique la fellation*, fait partie des passages obligés de la vie sexuelle d'aujourd'hui, preuve irréfutable des progrès récents de la parité. Et pourtant, il n'y a pas si longtemps le *cunnilingus* n'était guère que « l'artifice le plus communément adopté par les “messieurs fortunés” que leurs forces commencent à abandonner » (Lacan). C'est qu'il n'est pas si simple pour un homme, toujours plus ou moins inquiet de sa puissance, de s'apercevoir que pour déclencher l'orage de la jouissance féminine la taille de l'appendice ne fait rien à l'affaire. De là à ce que la pratique soit réservée à un entre-femmes... Capri n'est pas le seul site historique du *cunnilingus*, il y a une autre île : Lesbos (on change de langue, on passe au grec). Son nom est éponyme de l'homosexualité féminine, en ancien grec *lesbiazein* signifie « lécher ».

Démon de midi

Aux origines du « démon de midi », nul destin physio-logique ni société dépravée, mais une erreur de lecture des Septantes, les traducteurs de la Torah en grec : le « fléau qui ravage (*yashüd*) en plein midi », opposé dans le texte biblique à la terreur de la nuit, devient un « démon », *shêd* (Psaumes, 91, 6). Pendant vingt siècles de christianisme, en passant par le roman éponyme du catholique Paul Bourget (1914), le lapsus biblique dit et rend démoniaque ce coup de foudre* hors d'âge, qui à mi-vie fait partir un homme (plus souvent qu'une femme) avec une jeunesse.

Avec ce démon-là, les désirs refoulés incestueux, infantiles, surgissent en pleine lumière – tout est possible, vivre c'est jouir et jouir c'est

vivre. L'idéale beauté à son bras ou sur son yacht, le captif du démon de midi proclame sa puissance et en exhibe la preuve. Manière de braver la mort au moment où, entre deux âges comme entre deux eaux, un brin mélancolique, la pensée de la mort s'impose – il n'a qu'une vie, et c'est l'heure ou jamais de la vivre. C'est que les jeunes meurent moins à l'heure sans ombre de midi : dans *La Bien-Aimée*, de Thomas Hardy, le héros aime successivement trois générations de jeunes filles, toujours en fleurs : la mère, la fille, puis la petite fille.

Narcisse ne saurait prendre une ride, ni son image : le corps lisse et frais du ou de la bien-aimé(e) est miroir, et assurance que la mort ne l'y prendra pas, qu'il restera ce qu'il a été, comme Dorian Gray devant le portrait qui le représente jeune et beau à jamais. Entre ces deux tentations, la Mort qui, bras ouverts, console et promet l'éternelle sérénité, et la Luxure qui avec ses seins offre la satisfaction et le bonheur inépuisables, le saint Antoine de Flaubert reconnaît le Diable sous son double aspect, et choisit de ne pas choisir, désirant l'impossible retour à l'immobilité d'avant la vie (*La Tentation de saint Antoine*, 1849).

« Au milieu du chemin de notre vie/Je me retrouvai par une forêt obscure », ainsi commence *L'Enfer* que Dante explore. Le démon de midi éclaire-t-il la forêt obscure, ou l'arbre qui la cache ?

Désirer

Jeanne est une belle femme d'une cinquantaine d'années. Elle raconte un rêve où elle se sent attirée sexuellement – Ô surprise ! – par un homme, rencontré dans le luxueux club où elle joue aux cartes, qu'elle exècre tout particulièrement. Ce rêve la surprend, car il lui fait découvrir un mouvement intime et puissant d'attraction pour quelqu'un dont elle raconte régulièrement avoir « peur », de sorte qu'à chaque fois qu'elle joue contre lui, elle multiplie les « bêtises », les « fautes », et passe pour « nulle » et « débutante ». Et bien sûr, « à chaque coup », il lui « prend tout »... Curieuse situation pour cette bonne joueuse classée que de défaillir « à chaque coup » devant cet homme. Ce rêve étrange, fort mal accueilli, lui révèle l'existence d'un désir surgi du plus profond d'elle-même, si éloigné de sa perception consciente !

Désirer pose des problèmes d'une autre nature que ceux imposés par les besoins : la souffrance liée au manque ressenti face à l'objet du désir ne laisse jamais tranquille et le but visé ne saurait satisfaire

totale, même quand il semble atteint. Désirer implique l'absence de ce qui est souhaité et la quête de son apparition. Précaire, capricieux, sujet à révocation, puissant ou obsédant, le désir expose l'être au risque de l'autre, radicalement étranger. Chez Jeanne, il désorganise les capacités cognitives et sidère la pensée, elle est terrorisée dès qu'elle sait qu'elle va jouer « contre lui » (tout contre ?). L'étymologie ne dit pas autre chose : *de siderare (de sidus-eris), desiderum* : l'envie et le regret de ne pouvoir que contempler l'astre idéal, celui qui nous sidère et nous échappe. Folle tension vers, ou bien aversion manifeste, le désir a ses ruses et ses déguisements. Il ne sait pas ce qu'il veut, c'est même ce qui le définit. Guettant l'apparition en soupirant, le désir est inséparable du fantasme*, lequel s'exerce à rendre présent en pensée ce qui manque dans la réalité. « Ses baisers laissaient à désirer... son corps tout entier » (Woody Allen).

Devoir conjugal

« J'ai le droit de mettre une main, là ? Oui, vous avez le droit, nous veillerons juste à ce que cela ne devienne pas un devoir », devisent l'hôtesse de l'air et son amant dans *La Peau douce* (Truffaut, 1963). Qui dit devoir sous-entend obligation, y en aurait-il une en matière de rapports sexuels dans le couple ? Quand se présente le devoir conjugal, la violence ou l'ennui menacent de poindre, le désir de s'éloigner, et l'histoire de se terminer...

Le point est certes délicat, il conjugue statut social (couple/mariage) et sexualité. Le Code napoléonien (1804) fait des femmes mariées des mineures privées de droits juridiques – comme « les criminels et les débiles mentaux » – ; le Code pénal (1810), quant à lui, érige le « devoir conjugal » en *obligation*, le viol entre époux n'existant pas. « La femme et ses entrailles sont la propriété de l'homme », précise-t-il.

Aujourd'hui, « les époux se doivent mutuellement respect, fidélité, secours et assistance », l'article 215 du Code civil précise qu'ils s'obligent à une « communauté de vie », sans en préciser la nature. La question sexuelle n'est plus explicitement évoquée, même si elle transparaît dans les jugements de divorce pour « altération définitive du *lien conjugal* ».

Les époux seraient-ils l'un pour l'autre dans une « servitude réciproque » (saint Augustin) afin de remédier à la faiblesse de la

chair*, toujours susceptible de les écarter du lit conjugal ? La « libération sexuelle* » est passée par là, charriant avec elle la question de la parité : le seul devoir qui semble s'imposer aujourd'hui au sein du couple n'est-il pas davantage un devoir... de volupté ? Ça doit marcher, vite et bien... le sexuel comme la procréation, ou alors...

Mais décidément, devoir ne rime pas avec désir*, celui-là même qui attise, contrarie, renouvelle, bref, anime les sujets vivants. « Je hais une femme qui se donne parce qu'il faut se donner, qui ne mouille pas, qui songe à sa laine. Je ne veux pas d'une femme qui me donne du plaisir par devoir. Qu'aucune femme surtout ne se sente de devoir envers moi ! » (Ovide)

Don juan

Parce qu'il est l'homme que tous les hommes rêvent d'être et celui que toutes les femmes rêvent d'avoir, le personnage de Don Juan continue, cinq siècles après sa création, de bénéficier d'une aura prodigieuse. Incarnation d'une séduction triomphante et d'une sexualité inlassable, son cas a fait école, et le *donjuanisme* est devenu le qualificatif, aussi valorisant qu'infamant, des hommes à femmes qui accumulent les conquêtes. Les Don Juan ont toutefois mauvaise presse. On démasque leur homosexualité latente derrière leur (trop) patente hétérosexualité ; s'ils avouent : « Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter » (Molière), c'est qu'ils ont peur de la fusion amoureuse avec les femmes. On dénonce leur hystérie : s'ils en sont déjà à « *mille e tre* » (Mozart/Da Ponte) et qu'ils continuent pourtant leur quête, c'est qu'ils ne peuvent renoncer à aucune femme, et surtout pas à celle qui demeure interdite entre toutes, la mère. On fustige leur perversion : s'ils savent si bien manier la parole pour arriver à leurs fins, et s'ils sont « le châtiment des femmes » (Tirso de Molina), c'est qu'ils utilisent la séduction puis l'abandon pour défier un père dont ils refusent la prééminence.

Tout cela est juste, sans doute, mais si Don Juan continue de tant fasciner, c'est qu'il déborde les catégories aussi aisément qu'il échappe à ses poursuivants. Célébrant un présent sans passé ni futur, il est l'envers et l'enfer du mythe œdipien. Parce qu'il a pris au pied de la lettre l'injonction : « toutes les femmes sauf une », il entreprend une collection dont il devient finalement l'esclave. Parce qu'il ne peut réaliser le parricide, il brave jusqu'à la mort toute forme d'autorité. Valmont et Casanova sont ses frères de libertinage, mais seul Don

Juan personnifie la démesure, la folie et l'héroïsme paradoxal d'un désir* qui, parce qu'il rejette toute culpabilité et tout assujettissement aux lois en vigueur, met tellement en danger la cohésion sociale qu'il faut l'intervention de Dieu pour rétablir l'ordre.

Draguer (Séduire)

On « drague » seulement depuis 1960 ! Le verbe est alors apparu dans son usage actuel, emprunté au champ maritime, celui de la pêche « à la drague », filet qui ramasse et épuise les fonds marins. Le bateau drague sans distinction, le pêcheur à la drague, quant à lui, ramasse surtout les coquillages... les huîtres et les moules.

Entre racler et racoler, se glisse une voyelle, le « o » de celui qui reluque et procède au recensement des (femmes) possibles, pour finalement oser. Oser, tenter sa chance avec l'autre, n'importe quel *autre* ? Pour le séduire, la séduire, comme si à ce moment-là toute sa vie en dépendait. Le sketch-slow de Sophie Daumier et Guy Bedos (1975) avec leurs voix *off* scelle un moment mythique de drague, où l'on assiste à la méprise de la rencontre :

Lui : « ... Accroche-toi Jeannot, la nuit est à nous... Elle est pas mal ma cavalière, elle est pas terrible terrible, mais elle est pas mal... ».

Elle : « Il me donne chaud à m'coller comme ça, et vas-y que j'te colle, ... il m'a mordu l'oreille, il est con ce type, et puis son eau de toilette... nauséabonde ! ». Entre eux l'histoire s'arrêtera là. Et pourtant, c'est le moment où le sujet se pare de ses plus beaux atours, en vue de « l'estocade qui devrait permettre de conclure », comme le résume le mâle de l'histoire.

Si Luc en séance de psychanalyse pouvait témoigner de son angoisse de ne plus être en mesure de *séduire* les femmes qu'il convoitait et qu'il « matait » en boîte de nuit – « parce que tous mes cheveux sont tombés en quelques mois » –, Joseph quant à lui, s'essayait à la *drague* virtuelle sur Internet, planqué derrière le *chat* en ligne : « on se parle, on réagit avec des *smileys*, c'est interactif, et puis ça ouvre le spectre d'une population plus large »... Du regard du *dragueur* qui observe, l'air de rien, au *chatter* qui argumente et repousse à plus tard l'opportunité, la forme a changé, mais le but reste le même : *emballer* !

Échangisme

Le mot évoque une pratique sexuelle caractérisée par le troc de partenaires, façon singulière de détourner le principe d'échange généralisé, fondateur, selon Lévi-Strauss, de toute organisation sociale. L'interdit de l'inceste et la réciprocité du don matrimonial entre groupes définissent les règles de parenté. Traditionnellement, « les femmes constituent le bien par excellence », le « suprême cadeau », et « ce sont les hommes qui échangent les femmes » (*Structures élémentaires de la parenté*, 1948).

Prétendument égalitaire, l'échangisme sexuel ne fait à son tour qu'entretenir la domination masculine sous de nouveaux habits. Les hommes seuls ou en couple en restent les plus sûrs adeptes, y trouvant le moyen inespéré de réunir deux sexualités dissociées par le mariage bourgeois : la reproductive avec l'épouse légitime, la récréative avec la prostituée ou la maîtresse*. Mais l'enjeu de ce troc, le partage d'une même femme, n'est-il pas avant tout la relation homosexuelle inconsciente entre les hommes (Georges Devereux) ?

L'étymologie du mot : « céder, moyennant contrepartie », préfigure l'évolution concomitante des libéralismes sexuel et économique dans les sociétés capitalistes modernes. De là à considérer que les partenaires s'échangent aujourd'hui comme des marchandises, il n'y a qu'un pas... que le marquis de Sade avait anticipé dans une utopie perverse où les individus seraient strictement réduits à leurs organes sexuels, interchangeables et anonymes (*La Philosophie dans le boudoir*, 1795).

Héritières de la révolution sexuelle des années soixante, ces nouvelles formes de sexualité évacuent la dimension transgressive de l'adultère mais n'octroient à leurs adeptes qu'une liberté d'apparat. Penser que les sentiments de jalousie ou de culpabilité épargnent les échangistes serait illusoire. C'est plutôt la terreur inspirée par l'infidélité de l'autre, et en deçà peut-être par sa perte, qui commande cette singulière mise en acte, consentie par l'ensemble des participants. Occuper toutes les positions, ne renoncer à aucune – voyeur, exhibitionniste, cocu, infidèle, soumis, dominateur –, revient à se donner l'illusion de n'être exclu d'aucune scène, pas même de la plus improbable : celle de son origine, cette « nuit sexuelle » dont tout individu est immanquablement absent (Pascal Quignard, 2007).

Éducation sexuelle

Lucie : « Les bébés sont fabriqués et naissent comme les cacas. » Plus

troublée qu'amusée, la mère de Lucie décide d'*éclairer* la petite ignorante. Afin d'éviter les explications trop *obscur*es, rien ne vaut, pense-t-elle, les images scientifiques qui parlent d'elles-mêmes : elle montre à sa fille l'échographie de « leur » grossesse ; le cliché, c'est sûr, suffira à détromper la petite fourvoyée : c'est bel et bien un bébé qui est dans le ventre de maman. Commentaire de Lucie : « il fait tout *noir* là-dedans... ».

L'éducation sexuelle est installée dans l'air du temps. Il serait nécessaire, pour un sain développement, de donner aux enfants les explications adaptées à leur maturité. L'heure n'est plus à la cachotterie prude, quand, même en termes galants, ces choses-là ne pouvaient être dites de crainte de pervertir la tendre jeunesse. L'ignorance, imposée hier comme le meilleur garant de l'innocence, est considérée aujourd'hui comme porteuse de bien des dangers internes et externes : troubles névrotiques, abus sexuel, grossesse non désirée, maladies sexuellement transmissibles... Toute action éducative en matière de sexualité – ce que, pour les adultes, on nomme « sexologie » – repose sur la vertu prêtée à la connaissance : on veut la croire éclairante, préventive et thérapeutique. Le savoir du sexuel n'est plus dangereux ni corrupteur, il peut être donné et reçu sans entraîner de mauvaises pensées. *Savoir* suffit !

Douce illusion... pas simplement parce qu'on ne sait jamais tout, ni même parce que les pulsions sexuelles restent inéducables et n'en font qu'à leur tête, mais surtout parce que la quête du savoir sexuel est elle-même sexuelle (« la curiosité est un vilain défaut »), sans parler de « l'exploration » sexologique. Elle est donc conflictuelle et compromise, ne serait-ce que par la *séduction* d'une telle « éducation ». Parce qu'elle puise à la source trouble qu'elle vise à clarifier, l'éducation sexuelle manque son but, nécessairement : elle déforme autant qu'elle informe ; chaque parcelle de lumière entraîne sa part d'ombre. Lucie, les enfants rassurent leurs parents, ils font semblant de se laisser prendre et réagissent comme « les primitifs auxquels on a imposé le christianisme et qui continuent en secret à honorer leurs anciennes idoles » (Freud).

Éjaculation précoce

« Sache la faire venir peu à peu avec *des retards qui la diffèrent* », écrit Ovide à propos de la volupté de Vénus. L'éjaculateur précoce qui, dans la langue du xviie siècle, « meurt au pied des murailles », est incapable de *prendre* le temps et confond désir et décharge. Julien confiait que

ses sorties en boîte de nuit se terminaient systématiquement en fiasco*, l'empêchant de partager le café du lendemain matin. Il « se sentait gêné », « jamais à la hauteur »... de qui, de quoi ?

« Précoce », le mot souligne le vacillement de la temporalité – ça arrive trop tôt, trop vite –, mais il évoque surtout le *tout petit enfant*, débordé pulsionnellement par des soins maternels trop excitants. Plutôt fuir qu'affronter la démesure de Jocaste : « ne redoute pas l'hymen d'une mère », dit-elle à Œdipe. L'éjaculateur pressé fuit l'angoisse, celle de tomber dans le trou*, de se perdre dans le gouffre obscur, d'y rester prisonnier (*penis captivus*), ou de s'y faire dévorer (*vagina dentata*).

La langue commune est sans pitié : « il expédie son affaire », « il tire son coup ». Entre la femme négligée/agressée par cet apparent « égoïsme » et l'homme angoissé par son incapacité à tenir la distance, la suite n'est pas simple. La sécrétion* intempestive n'est pas sans rappeler celle de l'enfant qui mouille son lit. L'énurétique et l'éjaculateur précoce partagent la même honte, celle d'un Narcisse humilié d'avoir perdu ses moyens et la face devant la mère ou la femme.

Érotisme

« L'endroit le plus érotique d'un corps n'est-il pas là où le vêtement bâille ? » (Barthes, *Le Plaisir du texte*, 1973). Est érotique ce qui est suggéré plus que ce qui est montré, l'implicite deviné davantage que l'explicite qui crève les yeux. La naissance des seins aperçue à la bordure d'un décolleté, la fente d'une jupe qui laisse apparaître un mollet, c'est cette intermittence qui trouble, séduit et peut susciter, par surprise, le désir. Si l'érotisme se tient le plus volontiers dans ce qui n'est pas ostensible, il n'en reste pas moins qu'il peut être sciemment provoqué par la mise en scène subtile de certaines parties du corps. Si de tout temps le chignon est la coiffure des mariées et le *must* des tenues de soirée habillées, c'est pour ce qu'il met en valeur, dans la retenue : la courbe de la nuque. Il faut croire que la *fashionista* Victoria Beckham n'en ignorait rien lorsqu'elle se fit tatouer le long de la nuque... un verset du Cantique des Cantiques.

Le curseur de l'érotisme oscille plus que jamais entre deux extrêmes, la mièvrerie et la vulgarité : certains philosophes et religieux assimilent l'érotisme à l'Amour absolu (divin), exempt de toute sexualité génitale ; la pornographie, quant à elle, n'hésite pas à

nommer « érotique » la littérature et les films également étiquetés *soft porn*. Lorsqu'on l'envisage dans son sens originel, l'érotisme est d'abord lié au *désir** sexuel ; il renvoie à ce qui *provoque* le désir, ainsi qu'à la capacité de *maintenir* l'intensité qui s'y rattache, sans jamais verser dans la brutalité, d'où la propension de nombreuses cultures à l'élever au rang d'*art* – celui d'aiguiser, d'attiser et de soutenir le désir. Les 64 positions décrites dans le *Kama-Sûtra* ne sont pas à lire comme un manuel de sexologie : comme l'indique le titre, il s'agit d'« Aphorismes du *désir* ».

Dans la récente commercialisation de parfums aux phéromones, la publicité promet que ces substances régissant l'attirance sexuelle des animaux ont pour vertu de provoquer « sans effort » le désir chez l'être humain. L'érotisme, ce qui distingue l'homme de la bête, aurait-il donc cédé le pas aux récepteurs voméronasaux ?

Excision

L'excision, la plus répandue des mutilations sexuelles féminines, naît dans l'Égypte des pharaons, bien avant l'islam. Le Coran n'y fait aucune allusion, mais un hadith, très controversé, évoque une recommandation de Mahomet à l'exciseuse : « effleure et n'abrase pas, car cela rend le visage plus rayonnant et agréable pour le mari ».

L'exciseuse coupe le plus souvent le clitoris et les petites lèvres, parfois jusqu'à l'infibulation, qui après ablation des grandes lèvres ferme la vulve presque totalement jusqu'au mariage, voire entre deux accouchements. Malgré une mobilisation et des interdictions officielles croissantes, chaque année deux millions de filles la subiraient, dans l'Afrique subsaharienne surtout. Aujourd'hui, en Égypte, en Inde, dans l'Asie musulmane, cent trente millions de femmes vivent excisées. Depuis les années 1980, la reconstruction chirurgicale du clitoris pratiquée en Europe permet à quelques-unes de réduire la douleur et les difficultés rencontrées lors de la miction, des règles et de l'accouchement, et parfois de retrouver une certaine sensibilité.

Les pratiques et les justifications données à ce rituel complexe, toujours pratiqué par une femme, censé inscrire les filles dans la communauté des femmes et des futures mères tout en les coupant symboliquement de leur propre mère, varient et se conjuguent selon les ethnies, les pays, les époques : esthétique, prophylaxie, purification, virginité à protéger, fertilité à accroître et masturbation à éviter (le Dr Tissot, de Lausanne, la préconisait à ce titre dans les

années 1760), enfant à protéger lors de l'accouchement (le clitoris pourrait l'endommager), appartenance à une tradition assurée par l'emprise maternelle.

Ne s'agirait-il pas aussi, à même le corps sexuel *réel* des femmes, d'abaser les *fantasmes*, menaçants mais enfin localisables, d'un désir et d'un plaisir féminins trop incontrôlables, d'un corps bisexué où un petit pénis atrophié incarnerait, trop visible, le risque de la castration ? Comme s'il suffisait de couper dans le sexe des femmes et le plaisir qu'elles y prennent pour couper court aux fantasmes, et à l'excès d'excitation et d'angoisse qu'ils engendrent dans le corps et l'âme des uns et des autres, mères et hommes.

Exhibitionnisme/voyeurisme

C'est la panique au couvent, les pensionnaires sont affolées...Tous les jeudis, une silhouette simplement vêtue d'un long imperméable et de baskets attend à un coin de rue le groupe de jeunes filles accompagnées par la mère supérieure, et « flashe » devant elles. Suite aux appels téléphoniques angoissés, une équipe de police dépêchée sur place embarque le coupable. À la stupeur générale, on découvre qu'il s'agissait... d'une femme ! On se demanda par la suite s'il était opportun de juger cette exhibitionniste... (Joyce McDougall). « Voir, c'est voir le membre ». La formule freudienne – certes un peu expéditive – vient étayer la « vision » des jeunes filles. Quand les désirs de voir et d'exhiber semblent parfaitement s'accorder...

Seulement, l'exhibitionniste et le voyeur font partie de ces faux couples dans lesquels les partenaires ne pourront jamais se rencontrer : voir sans être vu, observer l'autre à son insu, ou piéger et profaner le regard de l'autre, et saisir son effroi... le voyeur, comme l'exhibitionniste, doit *surprendre*, guetter l'autre, à l'image du film *Une sale histoire* (Jean Eustache, 1978), où le personnage observe le sexe des femmes par un trou pratiqué dans la porte des toilettes. Nul voyeur dans un camp de naturistes – nul exhibitionniste non plus, d'ailleurs.

Pour « se rincer l'œil », rien ne vaut le fait de regarder à travers... caméra, jumelles, glace sans tain, ou trou de serrure. Le « mateur » cherche à « entrevoir », à « deviner sous » : quand, au rythme de *Put the blame on me*, Rita Hayworth-Gilda ôte lascivement un gant noir, puis deux, enfin son collier en or, son effeuillage langoureux s'oppose en tout point à l'ouverture rapide de l'imperméable, qui court-circuite

le désir... Pas d'érotisme* sans ce va-et-vient du caché et du subtilement exhibé, sans cette rêverie sur l'invisible : un coin de « peau qui scintille entre deux pièces (le pantalon et le tricot), entre deux bords (la chemise entrouverte, le gant et la manche). C'est le scintillement même qui séduit, ou encore : la mise en scène d'une apparition-disparition » (Roland Barthes).

Extase mystique

« Je vis un ange. Il tenait en ses mains un long dard en or dont l'extrémité de fer portait, je crois, un peu de feu. Il semblait qu'il le plongeait plusieurs fois dans mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. En le retirant, on aurait dit que ce fer les emportait avec lui et me laissait tout entière enflammée d'un immense amour de Dieu ». Pour sainte Thérèse d'Avila comme pour tous les grands mystiques, l'extase est une expérience de jouissance paroxystique – saisie par la sculpture du Bernin, à Rome (*L'Extase de sainte Thérèse* dans la chapelle Cornaro, 1652). Son lexique est celui de l'orgasme, du plaisir violent, non exempt d'une certaine douleur : « On dirait que je vais perdre la vie ; alors je pousse des cris, et j'appelle mon Dieu. » La dimension sexuelle des écrits mystiques est loin d'être métaphorique : signe d'un désir* que l'abstinence* décuple au lieu d'éteindre, elle témoigne, au même titre que les « songes impurs* », de la capacité du psychisme à *embraser* à lui seul le corps tout entier.

Parce qu'elle réalise « une véritable union avec Dieu », l'extase mystique est une dépossession : « l'âme désire désormais être possédée par ce grand Dieu dont l'amour lui a dérobé et blessé le cœur » (saint Jean de la Croix). Même si certains hommes y ont accès, la démesure de cette jouissance*, la passivité* absolue qu'elle sollicite évoquent davantage les représentations féminines de l'orgasme (Lacan).

Ne peut-on y lire également le fantasme* inconscient d'une union avec les parents idéalisés de la petite enfance, qui, comme Dieu, sont tout-puissants et seuls susceptibles de combler un nourrisson (ou un pénitent) en proie à la dérégulation ? Cette union, bien que décrite comme supérieure à toute autre – « jouir de Dieu ! Ô joie des joies ! » (Jan Van Ruys-broeck) –, le mystique la « paie » d'un ascétisme strict et de mortifications continuelles. Le masochisme y a sa part, qui sait transformer la douleur en plaisir exquis : « La souffrance elle-même devient la plus grande joie lorsqu'on la recherche comme le plus précieux des trésors » (sainte Thérèse de Lisieux).

Faire l'amour, coucher, baiser

Bérénice à Titus : « Ah ! Lâche, fais l'amour et renonce à l'empire. » Bien avant le slogan des années hippies, « faites l'amour, pas la guerre », les personnages de Racine opposent, mais plus encore comparent, le combat et l'étreinte amoureuse des corps.

À l'heure « libérée » d'aujourd'hui, « faire l'amour » prend le risque de résonner de façon quelque peu désuète : « c'est un homme sentimental, il fait l'amour sans faire de mal ». Un pas de plus et il ne reste plus que « l'hommage à sa bourgeoise » : « Faire l'amour à sa femme, c'est comme tirer un canard endormi » (Groucho Marx).

« T'as couché ou t'as pas couché ? » Cette question, qui taraude et divise les adolescents, attribue au premier rapport sexuel la valeur d'un rite d'initiation. Coucher désigne aussi la relation adultérine, il se dote alors d'une nuance « voluptueuse et louche qui sent le drap chaud et le traversin » (Jules Romains) – « Marie-couche-toi-là » en est la traduction misogynne. Il y a les femmes avec lesquelles on *couche* et celles avec lesquelles on *dort* (Milan Kundera).

Baiser est une autre affaire qui, dans les années soixante-dix, faisait partie de la devise (aussi orale qu'implicite) du Club Med : Boire-Bouffer-Baiser (les 3B). Si le Castor déplorait que les femmes « c'est juste bon à se faire baiser », c'est que le mot fait prévaloir l'idée d'une emprise et d'une violence faite à la femme. Baiser va de pair avec posséder et maîtriser, la pute et la chienne* ne sont pas loin. *Les Valseuses* (1974) regorgent de métaphores qui disent l'urgence de la baise à venir (« des années que j'attends mon petit Noël »), et jusqu'à un passé récent, c'était l'homme qui baisait, et la femme qui se faisait baiser, niquer, troncher... le florilège est infini. Rapport de force ancestral qui pose comme axiome principal que quand un couple baise, il y a un gagnant et une perdante.

Fantasme

My Secret Garden, paru en 1973, a fait du jardin secret un parc public qui a passionné plus d'un lecteur, avide de découvrir des témoignages de femmes évoquant leurs fantasmes... car les femmes aussi fantasment ! Telle est sans doute la « révélation » première du livre de Nancy Friday. Depuis, le recueil des témoignages tente plutôt de cerner la différence entre les fantasmes des hommes et ceux des

femmes... Le fantasme féminin est par excellence celui du viol*. Dans le scénario, le violeur n'est ni masqué ni monstrueux, c'est un éphèbe, un homme puissant en uniforme, un homme qui ne s'embarrasse pas de mots, un homme au désir impérieux qui baise et s'en va, laissant la femme assouvie d'une jouissance* dont elle n'est en rien coupable... passivité quand tu nous tiens, nous n'y sommes pour rien ! L'homme évoque plus volontiers des fantasmes de harem*, il les possède toutes et les choisit parmi les stars ou les amies de sa femme. Le fantasme, scénario érotique imaginaire, souffle sur les braises et ranime la flamme : désirs interdits, plaisirs coupables, rien n'arrête leur « réalisation ». « Quand je me masturbe, je peux coucher avec tout le monde. »

Fantasme et vie sexuelle sont comme l'œuf et la poule : si le fantasme nourrit la vie sexuelle, l'inverse est vrai. Issu de la sexualité infantile, il en conserve la trace ; imprimé dans la chair*, qu'il fait frémir, c'est du côté de Psyché qu'il prend sa source.

Au bonobo*, il faut la réalité d'un partenaire, à l'homme, une pensée, une image, un rien suffit. Mais ce rien peut aussi compromettre la réalisation de l'acte sexuel : Lucia a une trentaine d'années et une vie sexuelle réduite à néant, ou plutôt à l'effroi. Au moment de passer à l'acte, surgit toujours la même image : elle est dans une impasse, un homme dont elle ne voit pas le visage la viole ; son désir est devenu terreur.

Fellation

« Ceci n'est pas une pipe ». Tel le tableau de Magritte qui offre une pipe au regard tout en la dérochant à la langue, la *fellatio* se présente drapée de son auguste voile latin. Il faut ranimer la langue morte pour en retrouver la saveur. *Fellare* signifie : téter, sucer. Mot de tous les jours, mot des premiers jours, bu avec le lait et gorgé des plaisirs de la petite enfance, si ce n'est que les rôles sont inversés : l'homme « donne » le pénis comme la mère donnait le sein. Innocent dans la bouche qui se nourrit, sucer devient inconvenant dans la bouche désirante. Tendre et obscène, le plaisir oral a le goût des « contacts intimes déplacés » (Clinton et Monica Lewinsky), comme les « sucettes » de Gainsbourg susurrées par France Gall, opportunément candide : « Lorsque le sucre d'orge/Parfumé à l'anis/Coule dans la gorge d'Annie/Elle est au paradis. »

Le Code romain de la sexualité disait « irrumation » et non « fellation »

(mot récent, il date de la fin du xix^e siècle), mettre le phallus dans la bouche d'une femme ou d'un esclave (*irrumare*), et non sucer. Pas de nom à Rome pour le versant passif et infâme de la pratique, seulement une dénonciation : « Le vagin d'Octavie est plus propre que ta bouche », c'est le reproche fait à Néron alors qu'il cherche à calomnier sa femme en l'accusant d'adultère (Tacite).

De l'irrumation à la fellation, le glissement de la langue a cependant laissé intacte l'image d'une libido masculine *dominandi* : « à genoux Femme... » Avec des nuances, voire un peu d'inquiétude : « OK, quand on les suce, on est à genoux. Mais en même temps, on les tient par les couilles », dit une héroïne du feuilleton *Sex and the City*. La fellation fait passer le fantasme de la *vagina dentata* de l'imaginaire au bord de la réalité. Le pouvoir, soudain, tient à bien peu de choses, une chute croquée par les humoristes : Clinton, « l'homme le plus puissant du monde », le pantalon sur les chevilles.

Femme fatale

Immortalisée par le cinéma hollywoodien des années quarante, la femme fatale est une blonde platine, portant une robe fourreau noire, des talons hauts et un fume-cigarette. Affublée des accessoires de la féminité, de leur mascarade, elle séduit et anéantit ceux qu'elle attire dans ses filets, en provoquant leur ruine, leur suicide, voire en commanditant leur assassinat. Solidaire en apparence de la domination masculine, elle la dément violemment pour des mobiles aussi profonds qu'obscurs, au point qu'elle apparaît comme une moderne image du destin venant briser la trajectoire de l'homme faible qui n'a pas su résister à la tentation de la beauté.

La « femme fatale » est une invention du xix^e siècle et de sa crainte du pouvoir nouveau des femmes sur le plan politique et social, mais la *Carmen* de Mérimée, la *Lulu* de Wedekind, et bien d'autres, sont les sœurs cadettes des antiques Hélène de Troie, Cléopâtre, Messaline, Omphale, Dalila, Salomé, Judith, également remises au goût du jour par les romantiques. Leur mère à toutes est *Lilith*, la toute première femme sur terre, à la sexualité insatiable, qui se considère comme l'égale d'Adam et refuse de se tenir sous lui quand ils font l'amour. Ce « non » à l'homme et cette suprématie de la jouissance* féminine, dont la frigidité* n'est qu'un des avatars possibles – « Personne ne me fera jouir ! » –, nourrit toute la lignée des femmes fatales qui, contrairement aux épouses loyales et aimantes, infligent à la primauté du phallus le violent camouflet du mépris ou de l'indifférence.

La femme fatale rappelle à l'homme que la femme *lui* est fatale, fatale à son pouvoir qu'elle rend dérisoire, à son désir qu'elle frustre à l'envi, et même à sa vie, dont elle peut arrêter le cours sans remords ni regret. Narcissique, elle contemple son propre reflet quand l'homme la dévore des yeux. Impénétrable et phallique, elle est semblable à Méduse qui fascine parce qu'elle condense dans une même image effrayante la mère, la castration et la mort. Fantasma* masculin par excellence, la femme fatale célèbre le scandale, non pas tant du désir féminin que du désir inassouvi que les hommes ont des femmes, ces femmes qui, à l'image de la première d'entre elles, la mère, leur sont par définition *inaccessibles*.

Fessée

Rousseau a huit ans quand il fait l'expérience de la fessée, « la punition des enfants ». Elle lui laissa « plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il se mêlait sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe ». La menace devint promesse et « la stimulation douloureuse de l'épiderme fessier » une recherche, un espoir... vite déçu. La seconde fessée administrée à Jean-Jacques fut la dernière, Mademoiselle Lambercier ayant sans doute perçu l'éveil des sens provoqué par le châtiment : « J'eus désormais l'honneur, dont je me serais bien passé, d'être traité par elle en grand garçon » (*Les Confessions*, 1789).

La confusion entre châtiment et sensualité, entre stimulation douloureuse et plaisir, fait de la fessée un jeu sexuel sadomasochiste, y compris chez les grands. Le creux de la paume semble attendre de rencontrer la rondeur de la fesse, n'avons-nous pas tous « une fessée rentrée dans le creux de la main » (Raymond Queneau, *Les Fleurs bleues*, 1965) ?

La fessée se délivre « cul nu » ; « baisse ton pantalon ! », « lève ta jupe ! » en sont les préliminaires... Le pays d'Ingmar Bergman et de *Fanny et Alexandre* (1982), particulièrement sensible à la rime entre éducation et perversion, en a interdit l'usage.

Dans son *Éloge de la fessée*, Jacques Serguine (1973), qui à l'évidence maîtrise le sujet, décrit un rituel sexuel qui penche du côté du fétichisme ; une mise en scène soigneusement réglée a pris le pas sur le jeu, comme la jouissance sur le plaisir. Cette fessée-là n'est plus un jeu d'enfant. Encore que... n'est-ce pas toujours un « enfant » que l'on fesse, quel que soit l'âge de celui qui s'y soumet ?

Fesse vient de *fissa* (fente) ; une fente, un orifice, autant de marques du féminin. L'analyse du fantasme « on bat un enfant » (Freud), fréquemment rencontré chez les hommes comme chez les femmes, se révèle toujours être un fantasme féminin, celui d'une « fille » (quel que soit son sexe anatomique) qui désire être battue/pénétrée* par le père (fouettard).

Fiasco (impuissance)

« Le fiasco est l'honneur de l'homme ! » (Jean Laplanche). Sous-entendu : l'animal en est bien incapable, incapable de défaillance, lui qui bande bêtement, quelle que soit la femelle en rut qui passe par là. Il y a des honneurs dont on se passerait bien, tant la honte plus que la fierté en sanctionne l'événement : « La honte a amplifié la défaillance... J'avais rêvé les gestes, j'avais imaginé les positions. Et tout cela pour mon membre, mort d'avance, plus languissant qu'une rose cueillie la veille » (Ovide, *Amours*).

La confession de Stendhal – à qui l'on doit l'inscription du mot *fiasco* dans le langage de la sexualité : « Nous avons tous fait fiasco la première fois avec nos maîtresses les plus célèbres », cette confession est déjà une « explication » (*De l'amour*, 1822). D'abord pour noter qu'il est angoissant de voir se réaliser son plus brûlant désir, ensuite parce que c'est d'autant plus vrai que l'on croyait l'objet inaccessible. La *première* fois avec la *première* d'entre toutes... nul ne s'approche du but « incestueux » sans y laisser quelques plumes.

Le fiasco est pour l'homme une véritable auto-castration, Narcisse blessé se replie sur lui-même, abandonné à son angoisse. Le sexe *flaccide* rime avec flasque et suicide. Côté femme, le fiasco donne lieu à des réactions différenciées. L'une triomphe, à l'image de Barbara qui affiche un sans-faute : « Avec moi, les hommes n'y arrivent jamais la première fois ». Elle a un « truc », à peine arrivée chez elle en compagnie de l'amant du jour, elle fait montre d'une brutale impudeur et propose de dîner nus* ; l'effet est garanti, qui ne coupe pas que l'appétit. Mais le plus souvent, l'autre s'angoisse : il ne me désire plus, il ne m'aime plus. Et parce que l'angoisse ne fait pas dans la nuance : *jamais plus* on ne m'aimera, ne me désirera. C'est tout l'amour du monde qui est perdu.

Du fiasco, l'homme (et la femme) se *relève(nt)*. Il n'en va pas de même de certaines impuissances qui s'installent à demeure. Malheur à l'impuissant ! Non seulement futur cocu mais parfois condamné à

élever une progéniture qui ne lui ressemble guère : « Le mari ne pourra, en alléguant son impuissance naturelle, désavouer l'enfant... » (Code civil, art. 313).

Fist fucking

La scène se passe généralement dans la *backroom** d'un club gay : sur un *sling*, sorte de chaise spéciale suspendue faite de lanières en cuir et de chaines métalliques, un homme allongé et nu présente son orifice anal à un autre, debout et ganté. Le ton est donné : *hard*. Notons d'ailleurs que la langue anglaise règne sur le monde des pratiques sexuelles extrêmes. Une langue pragmatique : *fist*, le poing ; *fucking*, la baise. Si cette pratique semble être apparue dans le milieu gay des États-Unis dans les années cinquante, Sade pourtant l'évoque en faisant s'écrier à Dolmancé : « Foutredieu, mon extase est complète, vous les enfoncez jusqu'au poignet... » (*La Philosophie dans le boudoir*). Techniquement, il s'agit de la pénétration de la main et de l'avant-bras dans l'orifice anal. Foucault en parlait comme d'un « yoga anal », mais on ne peut ignorer la part de violence destructrice de cette pratique sexuelle risquée. Elle pousse la maîtrise à son paroxysme : maîtrise sphinctérienne (chez le receveur « fisté ») et maîtrise manuelle (chez le « fisteur »). Si le fisté peut ressentir l'impression qu'on lui fait l'amour de l'intérieur, la main du fisteur ressent dans le ventre des impressions de chaleur et de palpitation. S'agirait-il de réaliser bien étrangement le fantasme de retour au ventre maternel ? Telle une marionnette en attente d'une main, le fisté piège cette main pour mieux la maîtriser et prouver à son propriétaire que son pénis est peu de choses.

Les pornos *hard* hétéros se sont emparés de cette technique pour faire varier les possibilités puisque le corps de la femme offre deux orifices à la main intrusive. Si l'excès est ici de rigueur, on comprendra pourquoi après le *fist* simple, apparaît le *double-fist* proposant l'introduction de deux avant-bras dans l'orifice choisi ou un dans chaque. En ajoutant quelque chose dans la bouche, on s'assurera d'avoir fermé toutes les portes du désir...

Fleur bleue

Elle évoque ces années où, jeune fille romantique et sentimentale, elle rêvait du prince charmant qui viendrait la réveiller de la torpeur de l'adolescence, alors que les jeunes gens de son entourage ne

l'intéressaient ni de près ni de loin (surtout pas de près...). Vous avez dit Fleur Bleue ? La langue française est la seule à posséder dans son vocabulaire cette expression connotée de façon plutôt négative, désignant les jeunes filles en fleurs qui préfèrent tout ignorer des rapports sexuels. L'origine est allemande : la *Blaue Blume* imaginée par le poète Novalis symbolise l'amour pur, idéalisé et inaccessible, dont rêvent les intellectuels de la période romantique. Lorsqu'en 1908 l'empereur Guillaume II acquit un tableau intitulé *Die Blaue Blume* et l'accrocha au-dessus de son bureau, c'était certainement pour signifier qu'il était conduit par de nobles aspirations.

Avec les jeunes poètes romantiques dont la pâleur laisse augurer la mort prochaine, les jeunes filles rougissantes forment un contraste teinté à l'eau de rose. Pourtant, chez l'un et l'autre, il s'agit du même phénomène, en deux couleurs différentes : le refoulement de la sexualité. La naïveté pudique d'un côté, le rêve de l'amour idéal de l'autre sont deux façons d'éviter de penser au sexe sous son aspect concret et physique : « De loin c'est chouette, de près c'est dégueulasse » (Raymond Queneau, *Les Fleurs bleues*). Le succès de la saga *Twilight* le montre : lorsqu'une jeune fille batifole dans les fleurs avec un sémillant vampire, et que tous deux se regardent dans le bleu des yeux, les adolescents(e)s sont comblés(e)s. L'auteur souligne que son but était de mettre en avant *love, not lust* : le romantisme sans le sexe. Si les fleurs bleues d'aujourd'hui préfèrent les vampires aux princes charmants d'antan, la fuite de la rencontre physique des corps désirants demeure. Il en allait de même dans l'Angleterre des *blue-stockings*, féministes ou fleurs bleues émancipées, soignaient leur mise intellectuelle au détriment de leur féminité.

Parmi les fleurs bleues, celles de la botanique, il en est une, petite et charmante, qui symbolise la « fleur d'amour » dans le sens ici évoqué : *Forget-me-not* en anglais, *Vergissmeinnicht* en allemand. Bizarrement, la connotation sentimentale et kitsch de la fleur bleue semble pour une fois répugner au français qui, à « Ne-m'oublie-pas », préfère l'anonymat d'un nom scientifique grec : *Myosotis*.

Fornication (Péché)

« Fuyez la fornication : quelque péché que l'homme commette, il est hors du corps, mais le fornicateur pêche contre son propre corps, contre le temple du Saint-Esprit » (saint Paul, *Épître aux Corinthiens*).

Fornication vient de *fornix*, la voûte, en référence aux chambres

voûtées servant de lieu de prostitution dans l'ancienne Rome. *Fornix* est peut-être de la même famille que *furnus*, le four : similitude des voûtes, une chaleur à brûler... fornication est un mot d'enfer. La fornication ne s'arrête pas aux relations avec les prostituées – le plaisir charnel est plus condamnable que la vénalité –, elle s'étend à toute relation sexuelle qui n'est pas acte de génération. Contre elle, un seul remède : « Que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari » (saint Paul). La fornication, nommée par les Pères de l'Église « la grande avenue de l'idolâtrie », est une chute, de l'homme à la bête, une immolation, celle de l'âme. Celui ou celle qui fait l'amour pour le plaisir devient à son tour *l'idole de la volupté* et doit *brûler* afin que soient sauvées les institutions divines.

Le sexe ou Dieu, il faut choisir... jusqu'au jour (aujourd'hui) où le sexe s'est fait Dieu et qu'à l'ancien mot d'ordre (« Multipliez-vous », Genèse I) s'est substitué un nouvel impératif catégorique : « Jouissez ! ». La fornication était infernale, elle est devenue une obligation : assouvir ses fantasmes est la preuve d'une bonne santé. L'enfer parmi nous, la montée des intégrismes religieux ne sont peut-être que les deux faces d'une même médaille. Le nouvel « intégrisme social » n'est pas en reste. Il n'est pas de bon ton, notamment aux États-Unis, qu'un homme et une femme sortant du bureau prennent seuls et ensemble l'ascenseur, le soupçon de « harcèlement sexuel* » guette l'un ou l'autre, en attendant, sinon le Jugement dernier, au moins le tribunal.

De la voûte à l'ascenseur, la fornication est sortie de l'alcôve et se nomme libération (obligation) sexuelle. Si l'enfer a toujours été sur terre – Dieu nous laisse sur terre pour expier nos péchés – la différence est que le fornicateur d'aujourd'hui, cet *idolâtre de la volupté*, crie : « Vive l'enfer ».

Frigidité

N'est-il pas singulier que, dans le dictionnaire Littré, « frigidité » soit placé juste après « frifilis », mot du xviie siècle qui est l'ancêtre de frou-frou, et juste avant frigorigène ? Si le frifilis/frou-frou est la promesse du chaud, la frigidité évoque le froid, surtout depuis que le « frigidaire » est venu remplacer l'appareil frigorigène dont il est la plus célèbre marque commerciale. Ainsi, parlant d'une amoureuse avec laquelle il venait de rompre, un jeune homme se justifiait par ces mots : « cette fille est un frigidaire ».

Au froid, la définition de frigidité ajoute impuissance et inertie (des

fonctions génitales), et le mot peut concerner les deux sexes. Mais gageons qu'un homme préférera se qualifier d'impuissant plutôt que de frigide qui, en plus d'attaquer sa puissance virile, le féminiserait. C'est en effet au féminin que frigide est communément utilisé, pour désigner celles qui ne ressentent pas d'orgasme au cours de rapports sexuels, et même parfois aucune sensation, à l'image de la *Lélia* de George Sand : « Je me dévouais en pâlisant et en fermant les yeux. Quand il s'était assoupi, satisfait et repu, je restais immobile et consternée, les sens glacés. »

Ce que la bourgeoise du xix^e siècle perdait en plaisir, elle le gagnait en respectabilité. De nos jours, une femme frigide est comme une vierge de 20 ans, ridicule et pleine de culpabilité. La femme moderne, libérée, doit être chaude ; chaude mais pas légère, car alors la figure de la traînée, ou pire de la putain*, menace.

C'est l'hystérie qui fournit la plus grande cohorte de femmes frigides. Quand le souhait incestueux pour le père reste trop exclusif et envahit les relations amoureuses, le seul moyen de demeurer honnête est de rester froide avec tout homme aimé. La princesse Turandot de l'opéra de Puccini en donne, sous la forme d'une énigme à résoudre, la description la plus saisissante : « Une glace qui t'enflamme et de ta flamme plus encore se glace ! Limpide et obscure, si libre tu te veux, elle te rend plus esclave. Si pour esclave elle t'agrée, roi elle te fait. »

Frustré (mal-baisé)

Frustrée, c'est d'abord au féminin que l'adjectif fit florès dans les années de la libération sexuelle*. Mal-baisée était sa version vulgaire. Quarante ans après, les deux sont aussi injurieux, et les deux peuvent s'employer au masculin. Faut-il y voir une réussite du combat pour l'égalité des sexes ? Ou plutôt l'indication de la permanence des prescriptions sociales et de leur pesanteur en matière de comportement sexuel ?

La libération a été de courte durée. Si, avant les années soixante, et depuis le xvii^e siècle déjà, toute femme honnête était une femme frigide*, et tout homme en accord avec la religion évitait la volupté dans l'acte charnel, aujourd'hui on pourrait dire que tout occidental sain doit aimer jouir d'un orgasme complet au cours de rapports sexuels fréquents, et dans des positions variées et inventives. Sinon, il n'est certes plus marqué du sceau de l'infamie, comme prostituée ou libertin, mais il est un malade à soigner, et une cohorte de sexologues

et de *psy quelque chose* est là pour lui apporter le traitement approprié.

Depuis quelques années, l'industrie pharmaceutique s'est mise sur les rangs : à toute maladie sa molécule, et même, si ça ne suffit pas, à toute molécule sa nouvelle maladie. Alors pour bientôt la pilule bleue, ou rouge, ou rose, ou violette contre la *mal-baise* ? Ou faudra-t-il inventer un plus élégant : « trouble des conduites voluptueuses » ?

Godemiché

« Rival sérieux de l'homme dont la vigueur est malheureusement limitée », le godemiché est un « engin aussi singulier qu'ingénieux, en usage depuis que le monde est monde », précise le *Dictionnaire érotique moderne* (1864), qui fait de ce membre de cuir ou d'étoffe un substitut au phallus, utilisé par les femmes « libertines ou pusillanimes » dans leurs débauches *entre elles*. Son existence – le commerce Internet du *sex toy* est florissant – et sa constance à travers le temps et les civilisations témoignent à elles seules de l'hommage fait au Phallus, et à la fascination qu'il exerce. Un *fascinus*, mot romain pour dire le *phallos* grec, est représenté par une sculpture sommaire légendée : *Hic habitat felicitas*, dans la *villa des Mystères* (Stendhal, 1828). Si Phallus est un dieu à vénérer (Dionysos, Hermès), le godemiché en est le solitaire valet, qui remplira son service à la demande, sans jamais décevoir. Ainsi, la « Mélanie » de Brassens qui se cabre et soubresaute, s'introduisant « dedans ses trompes de Fallope des cierges sacrés plus onéreux, mais bien meilleurs » ; tandis que « Marie-Antoinette », dans un pamphlet contre la monarchie, expérimente le primat de la masturbation fournie par cette « Heureuse invention qu'on doit au monastère/À mon con enflammé vous plaisez à bon droit/Encore valez-vous mieux que le bout de mon doigt » (*le Godemiché royal*, 1789). À défaut d'avoir un époux à la hauteur...

Car au pénis* de l'homme, auquel justement on ne « commande pas comme à son doigt » (Martial, *Épigrammes*), il manque *toujours* quelque chose, coordonnées médiocres ou puissance érectile insuffisante : le godemiché (*gaude mihi*, « réjouis-moi ») y remédie sans défaillir. L'usage du *gode* congédie la question du rapport sexuel, et celle de la *rencontre*, toujours incertaine : « ce Joujou (...) propre à calmer notre tempérament est fort utile et surtout fort aimable, puisqu'avec lui, on a du plaisir... sans danger – notamment d'être enceinte ». (Conte érotique, xviii^e siècle).

Harcèlement sexuel

« Harcèlement sexuel » a connu une fortune exceptionnelle. Sans doute parce que la formule désigne parfaitement une chose de tout temps connue, mais non encore nommée. Cette lacune demandait à être comblée, et le mot évoque bien la chose : le libidineux qui caresse chaque jour les fesses de sa collègue de travail, le chef, grand ou petit, qui fait miroiter des avantages contre les faveurs sur canapé.

Mais un tel succès planétaire ne s'explique peut-être pas seulement par la rencontre d'une heureuse formulation avec un phénomène aussi pénible pour les victimes que difficile à décrire dans toutes ses conséquences affectives. L'évolution extrêmement rapide du concept, en particulier aux États-Unis, où les collègues de bureau font attention de ne pas se regarder avec trop d'insistance de peur de tomber sous le coup d'une telle accusation, l'avènement presque immédiat du concept voisin de harcèlement moral, ou psychologique, d'une figuration déjà beaucoup plus malaisée, laissent penser qu'un puissant motif affectif a concouru au succès de l'appellation.

Ce motif n'est-il pas encore et toujours la haine des humains pour le sexuel ? Un sexuel qui depuis la petite enfance les *harcèle* : ressentir si tôt des désirs impossibles à satisfaire pour des gens avec qui cela ne serait de toutes façons pas permis ; avoir si tôt des craintes sur la pérennité de son sexe, toujours en passe d'être coupé ; être assailli si tôt par des angoisses sur la solidité du sentiment d'amour qui vous est porté mais pourrait à tout instant être retiré ; devoir pendant toutes ces années d'impuissance assister au spectacle plus ou moins clair des adultes qui peuvent se satisfaire entre eux, érotiquement ou dans leurs incessants combats ; et devoir enfin supporter ces fantasmes sexuels infantiles sa vie durant, car ils ne changent pas, ne s'atténuent pas, ni avec le temps, ni avec la maturité sexuelle. N'est-ce pas là le premier et le plus implacable des harcèlements sexuels ?

Harem

Peau ivoirine, grands yeux bleus qu'encadre une chevelure d'un blond vénitien, l'odalisque est étendue, lascive et sensuelle, fixant d'un regard oblique l'homme à qui elle est prête à s'offrir. En l'occurrence, cet homme n'est autre que le peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres, qui, à l'instar de beaucoup d'autres « orientalistes » au xixe siècle, a peint de nombreuses scènes de harems peuplés de femmes nues aux

charmes nonchalants. Ingres ne mit pourtant jamais les pieds dans un harem ; les scènes qu'il peint sont le pur fruit de son imagination. Son cas n'est pas isolé : toujours le harem a suscité en l'homme – occidental avant tout – des fantasmes de toute-puissance sexuelle. Alors même que le terme désigne un lieu interdit aux hommes – *harâm* est ce qui est tabou, par opposition à ce qui est *halâl*, permis –, le harem est perçu comme le lieu de luxure et d'assouvissement de tous les désirs. De fait, le harem a de particulier qu'*un seul* homme y a droit d'accès et que *toutes* les femmes qui s'y trouvent lui appartiennent. Ne pas se limiter à une seule, échapper à la frustration de n'être qu'un parmi d'autres : voilà ce que le harem promet et que le bordel* ne peut offrir. Être le seul, l'unique homme à qui toutes les femmes sont soumises... cela s'appelle être comblé ! C'est là l'origine du plaisir qu'ont les hommes à se vanter d'avoir « un harem ».

Le paradis des musulmans ressemble à s'y méprendre à un tel harem : dans les jardins d'Allah, soixante-dix vierges aux grands yeux noirs, les *hourî*, recluses dans des pavillons, attendent les « hommes de bien » sur des couvertures vertes et des tapis moelleux. Harem paradisiaque à un détail près : l'homme ne va plus pouvoir disposer à *lui seul* de toutes ces vierges, qu'il possède désormais en partage avec ses pairs. Cela rapproche curieusement les *hourî* des femmes du bordel : le mot allemand *Hure* (putain*) et sa reprise anglaise *whore* renvoient de troublants échos étymologiques – que les théologiens récusent, évidemment.

Hétéro/Homo/Bi

La première vague de la libération sexuelle* a d'abord concerné la femme, la dissociation entre sexualité et reproduction, entre femme et mère ; la désuétude du tabou de la virginité en est le plus clair symbole. La seconde vague a concerné le *choix* sexuel. La liberté de s'orienter selon le désir a succédé à la soumission contrainte à l'ordre sexuel établi. Celui-ci s'est toujours plus ou moins accommodé de ce qu'il a pu faire semblant d'ignorer, mais il a vécu comme un défi inacceptable, voire un délit, une homosexualité ou une bisexualité déclarée. François Mauriac est l'un de ces exemples, célèbres parmi d'autres, à s'être refusé à franchir le pas par crainte de... de quoi ? Gide, qui n'avait pas les mêmes pudeurs, s'offrit un éclat de rire posthume en adressant à Mauriac un télégramme qu'il fit poster le lendemain de sa mort : « L'enfer n'existe pas, vous ne risquez rien ! »

La liberté de choix est récente, mais l'amorce de son progrès ne date

pas d'hier. La chose a-t-elle l'âge des mots et de la reconnaissance que ceux-ci supposent ? C'est l'Angleterre d'Oscar Wilde qui met en vogue pour la première fois le mot *homosexuality* – « hétérosexualité » suivra vingt ans plus tard. Quant à « bisexualité », il s'installe véritablement dans la langue à partir du dialogue entre Fliess et Freud, lesquels constatent à la fois la présence des deux identités sexuelles chez chacun d'entre nous et l'impossibilité de se fier à l'anatomie pour déterminer le sexe psychique prévalent. Certes, la loi sociale mettra du temps à suivre, mais le ver est dans le fruit ; le partage sexuel entre le permis et l'interdit, la nature et la « contre-nature » était chrétien, il va devenir laïque et démocratique. On peut être aujourd'hui homosexuel et ministre sans que s'effondre le corps social.

L'homosexualité *is coming out* of the closet*, ce qui donne lieu à des scènes conjugales inédites : tel homme ou femme dans la quarante-cinquantaine quitte épouse ou mari, et enfants, pour aller vivre une seconde vie conforme au désir avec le compagnon, la compagne de son choix et de son sexe. La psychanalyse se charge comme toujours de gâter le plaisir : rien n'est plus enraciné dans l'histoire singulière, dans l'inconscient et son redoutable déterminisme que le « choix » d'objet sexuel. Liberté idéologique, politique, n'est pas liberté psychique.

Impur, souillure

Léo aime les femmes d'un amour mêlé d'idéalisation. Il ne parvient pas à jouir à l'intérieur du corps de la femme désirée, de peur de la souiller. Faire l'amour se confond avec « faire la saleté ». Comment une femme peut-elle accepter de subir ça ?

Le sperme partage avec le sang menstruel d'avoir été l'objet privilégié, au gré des variations culturelles et historiques, du jugement qui oppose le « pur » et « l'impur ». Si la « pollution » est le plus souvent affaire de sécrétions*, c'est que le sexe est dans une proximité contagieuse avec l'excrément. Impossible pourtant de s'en remettre à la nature – le dégoût de l'excrémentiel est inconnu du monde animal –, la saleté profane et la souillure sacrée sont toujours définies avec le même arbitraire (Mary Douglas). La saleté est au corps ce que la souillure est à l'âme. La première provoque la répulsion des autres, la seconde signe la rupture avec Dieu.

Devant l'Impur, les sexes ne sont pas à égalité. L'impur concerne l'Homme en général et la femme en particulier. Embarrassés par

l'accouchement de Marie-mère-de-Dieu – comment rester Vierge après le franchissement du sexe par l'enfant ? –, les théologiens du Moyen Âge décidèrent qu'il eut lieu « vulve et utérus fermés ». L'équation de la femme et de l'Impur n'est certes pas le seul fait des trois monothéismes, reconnaissons cependant aux Pères de l'Église une passion sans égale : « Sous la grâce de la peau, la femme n'est que saburre, sang, humeur et fiel » (Tertullien). La *burqa* démontre que la peau, c'est encore trop, il faut la faire disparaître. Mais entre pureté et purification, il est parfois possible de trouver de petits arrangements : « aller au hammam » signifie (aussi) « faire l'amour ».

Impur, souillure, pollution... à l'heure du libre échange sexuel, tout cela nous paraît bien loin. Est-ce si sûr ? Léo est un homme d'aujourd'hui, de la Vierge à la putain*, l'homme est le plus court chemin.

Inceste

En affirmant la puissance du désir incestueux chez tout humain, fût-il un enfant, en soulignant la sévérité et l'universalité de l'interdit qui le frappe – pourquoi interdire ce qui ne serait pas désiré –, Freud déclencha un scandale dont la psychanalyse est encore l'objet. Pourtant, il n'inventait rien : 150 ans avant lui, le marquis de Sade soulignait à propos des désirs incestueux : « plus la nature nous donne de penchants pour un objet, plus elle nous ordonne en même temps de nous en éloigner ». Mais là où Freud voyait dans cette contrainte à s'écarter des premiers objets d'amour un conflit psychique fécond, producteur autant de progrès dans la civilisation que de névroses, le « divin marquis » décelait une absurdité que seule la levée de l'interdit et même l'obligation de l'inceste permettraient de dépasser.

Sans aller aussi loin, la Révolution française, issue comme Sade des Lumières, puis le code Napoléon, ont fait disparaître de la liste des crimes et des délits cet acte autrefois puni par la peine de mort. Les relations sexuelles incestueuses entre adultes ne sont pas interdites, seules celles avec des mineurs sont condamnables, et plus encore si l'adulte a un ascendant sur l'enfant.

S'il a disparu du Code pénal, il n'a pas été évincé de la réalité et encore moins du fantasme. L'inceste est omniprésent dans les cabinets d'analyste. Les demandes viennent des ceux qui, enfant, ont subis ces actes, et de ceux qui, enfant, les ont fantasmés, désirés. Tous auront à affronter le fait que les premiers destinataires des pulsions sexuelles sont les parents, les frères et sœurs, que les premières amours sont donc toujours incestueuses. Parfois ces amours prennent une forme inattendue... un homme en analyse raconta un jour un rêve troublant : il était avec son père dans une barque, et ils ramaient doucement ; puis la nuit tombait brusquement. La scène suivante, c'était le matin, père et fils revenaient, toujours en barque, mais le fils attendait un enfant... de qui ?

Insulte, injure

Deux automobilistes rivalisent d'insultes jusqu'à ce que l'un d'eux trouve enfin le dernier mot, celui qui laisse l'adversaire sans réplique : « T'es vraiment trop moche... va chercher ta mère que j'te refasse ! »

L'insulte attaque, elle « saute dessus » (*saltare*) ; l'injure ajoute l'idée d'une violation, celle de l'intégrité. Pour accomplir cette double tâche, assaillir et outrager, rien de tel que de s'en prendre au plus sacré, à l'objet des premières amours, à celle que l'on a rêvé vierge de toute tache : *Hijo de puta* ! L'offense est traduite dans toutes les langues, sans être sûr que l'espagnol soit la première d'entre elles. Avec des variantes, notamment celles qui vont droit au sexe : *cuni a mamman*, version créole du « con de ta mère ». À noter que le vieux « sale con » dit sobrement à peu près la même chose, sauf qu'il en a perdu la mémoire.

La sexualité n'est pas le seul domaine sollicité par l'insulte, elle fournit cependant le plus fort contingent. Sinon la sexualité, mais quelques-uns de ses aspects privilégiés. Parce qu'il s'agit de salir, de souiller, l'analité est volontiers mise à contribution qui fait de l'autre un « merdeux ». Et quand la référence à la chose anale n'est pas explicite, les adjectifs « gros, sale », souvent associés à l'insulte, se chargent de la rendre implicitement présente.

L'insulte n'est pas seulement sexuelle, elle est *sexuée*. Elle prend d'assaut, elle *pénètre* sa victime : « enculé ! », « *Arschloch* ! » (trou du cul)... Ou elle fait de la femme une « pute » (« salope » conjugue l'anal et le génital) pénétrée à tout va, ou elle fait de l'homme une femme (« va te faire mettre »). Toujours elle *féminise*, éventuellement en châtrant (couille molle, branleur).

L'insulte est un *acte* sexuel, entre le crachat et l'éjaculation, commis par un phallus aussi érigé qu'agressif, quel que soit le sexe de l'insulteur. Il n'est pas rare d'entendre l'adolescente d'aujourd'hui, volontiers portée sur l'insulte, dire avec un plaisir non dissimulé : « Je m'en bats les couilles ».

Intimité

L'intimité serait-elle le dernier rempart qui résiste aux regards voyeurs, aux surveillances discrètes et à la publicité des ébats ? En cas d'atteinte, la loi elle-même veille à protéger l'intimité de la vie privée – un pléonasme... Intime(s) mon hygiène, mon journal ou ma conviction, intimes ma correspondance, mes relations ou mes amis. Parfois menacée mais jamais menaçante, toujours privée mais souvent partageable, mon intimité m'abrite autant que je la protège : c'est chez moi, c'est à moi, et c'est moi qui tiens la porte de la chambre ou des cabinets. Que portes et biens viennent à disparaître (*open space*), mon

intimité et la tienne (dans l'intimité, on est rarement plus de deux) resteraient les dernières propriétés avant la désolation. « Intimité : à respecter », disait Flaubert.

Mon intimité contre la tienne ? Dans *Intimité*, le film de Patrice Chéreau (2001), le pacte des amants se rompt quand, telle Psyché devant Éros, l'homme ne se satisfait plus du bonheur physique intense partagé avec l'inconnue du mercredi après-midi et veut en savoir plus sur elle en la suivant dans sa vie quotidienne.

L'étranger ruine l'intimité, mais trop d'intimité l'étouffe, et moi avec. La relation intime peut brûler et éloigner les amants. Le *Journal intime*, qui « tient lieu de confident, c'est-à-dire d'ami et d'épouse », peut se transformer en « méditation du zéro sur lui-même », comme l'écrit Amiel (1882), l'éternel célibataire. Piètre recours du petit ou du grand Moi contre sa solitude et son insignifiance, contre l'oubli ou le désespoir de soi (Blanchot). Pour me guérir de ma mélancolie, l'exhibition de mon intimité *webcamée* – toute ou parties – peut alors me donner la sensation (forte) d'exister, et plutôt deux fois qu'une, démultipliée mais perdue dans la virtualité et l'anonymat.

Dans le cabinet du psychanalyste, le commerce des deux protagonistes qui parlent ensemble est fait du clair et de l'obscur de l'intimité. « Il fait plus clair quand quelqu'un parle », dit l'enfant couché dans le noir à celui qui l'écoute, et nous sommes tous cet enfant. Mais « moi » qui parle, de mon intimité ou non, je suis loin de régner sur elle. Même dans ma plus stricte intimité, nous sommes plusieurs.

Jalousie

La jalousie « repose sur l'idée qu'on a une femme à soi quand elle s'est donnée, ce qui est un pur jeu de mots. » (Anatole France)

La jalousie mesure l'écart définitif qui sépare « aimer » de « posséder ». On peut en « crever », en être « dévoré », le paranoïaque donne à la jalousie ses lettres de folie – la sorcellerie aussi, qui y puise le plus fort de ses motifs.

Les racines à la fois latine, *zelosus*, et grecque, *zelos*, du mot jalousie véhiculent deux sens divergents : « plein de prévenance et d'amour », et « empressement, rivalité, envie ». Pourtant, leur conjugaison définit la complexité d'un sentiment qui s'alimente aux sources primitives de l'affectivité infantile : aimer ne va jamais sans haïr. L'imagination fertile de celui qui l'éprouve ne cesse de mettre en scène un drame en

réalité plus ancien : la prime enfance a souvent été marquée par la venue au monde d'un puîné, abhorré pour avoir ravi l'amour maternel et s'être emparé des satisfactions lactées. La blessure infligée est double, puisque s'ajoute l'évidence d'une relation sexuelle entre ses géniteurs. Il sait désormais qu'il est exclu d'un secret partagé par ses premières amours, et sur lequel il n'aura de cesse de bâtir les fantasmes de trahison les plus masochistes, d'édifier les spéculations les plus blessantes tout au long de sa destinée amoureuse – « Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour » (La Rochefoucauld).

« Avant de douter je veux voir. Après le doute la preuve ! Et, après la preuve, mon parti est pris : adieu à la fois l'amour et la jalousie » (*Othello*). De preuve de l'infidélité de Desdémone, le héros shakespearien n'en obtiendra pas de probante, mais sa tragédie intérieure l'aveuglera jusqu'à l'issue funeste. Accaparé par celui qui est susceptible de lui subtiliser l'objet de son désir, le jaloux est le chef d'orchestre d'une triangulation bisexuelle, digne héritière du drame œdipien. Au sein de ce scénario, on oublie que l'amour pour la personne du même sexe, bien que tombé souvent dans les limbes du refoulement, reste tapi dans l'ombre de la rivalité – par-delà Desdémone, il y a Cassio.

Valentin a remarqué que, lorsqu'il porte des roses à l'intention de sa fiancée, il surprend le regard insistant d'autres femmes sur lui... ou sur son bouquet. « Pourtant, les fleurs signifient que je ne suis pas disponible », c'est oublier qu'en affichant son désir pour l'une, il agite celui de mille autres...

Jouissance (orgasme)

À un admirateur qui lui demandait quel était son secret pour demeurer toujours aussi belle, Lauren Bacall répondit, dans une volute de fumée : « *No orgasm* ».

Étrange répartition, bien loin de la philosophie dominante des magazines d'aujourd'hui (« L'orgasme c'est bon pour la santé »), mais qui évoque la sagesse millénaire du Kâma Sûtra, son invitation à retarder la « petite mort » et à préserver autant que possible la vie du désir. Décharge n'est pas plaisir, il est des tensions préliminaires* délicieuses.

« Je meurs entre les bras de mon fidèle amant, Et c'est dans cette mort que je trouve la vie », écrivait au xvii^e siècle Hortense de Villegieu,

dans un poème intitulé « Jouissance ». L'apaisement du manque, promis par l'orgasme, est de courte durée, à peine conquise, la jouissance – « jouir » signifie aussi posséder – se dérobe. *Post coïtum animal triste**.

L'opposition étymologique entre les mots « orgasme » – du grec *orgê*, accès de colère, longtemps réservé à l'homme –, et « jouissance » – du latin *gaudere*, accueillir chaleureusement, faire fête, plus évocateur de la féminité –, est à l'image du malentendu entre les deux sexes. Parce que la jouissance féminine est intérieure, plus tardive, plus secrète que la leur, les hommes s'en inquiètent. Est-elle feinte ? « Les soupirs des anges ne sont que de pieux mensonges », chantait Brassens. Ou démesurée ? « Si la jouissance se divise en dix parties, la femme en a neuf et l'homme une seule » : Héra, furieuse d'entendre son secret ainsi révélé à Zeus, frappa le devin Tirésias de cécité. Et que dire du duo clitoris/vagin* ! C'est une des curiosités (des naïvetés) de l'homme Freud : sa conviction que la femme ne pouvait accéder à l'une (vaginale) qu'en renonçant à l'autre (clitoridienne*).

Libération sexuelle

Tout commence par la séparation de la sexualité et de la procréation : la capote, dans les années trente, passe à l'âge industriel. La consigne aux GI's, pendant la Seconde Guerre mondiale, était : *Don't forget to put it on before you put it in*. Le stérilet et la pilule feront plus que compléter l'arsenal, ils associeront la femme à la révolution.

Les années soixante marquent le tournant capital, dévoilant la sexualité, la projetant sur le devant de la scène : on s'embrasse dans la rue, on montre ses jambes, les idées suivent les vêtements. La censure au cinéma comme en littérature se lève. Et Dieu créa la femme... car la libération est d'abord celle des femmes.

Clémentine exulte : c'est l'été, elle va pouvoir mettre des vêtements qui la dénudent, les enlever, montrer son corps, jouir de sa séduction. Seulement, Clémentine est frigide, ce qu'elle montre est ce que « les autres n'auront pas ».

La sexualité peut-elle être libérée ? Masters & Johnson, et leur clinique de l'orgasme, sont le symbole d'un rapport au corps devenu caricatural, le réduisant à une machine à jouir, « oubliant » que le corps sexuel est d'abord un corps psychique ; il suffirait de savoir s'y prendre, ou de demander au sexologue.

Ce qui devait libérer s'est transformé en injonction sociale où triomphent la normativité et le conformisme. En anthropologue pleine d'humour, Margaret Mead remarquait que la morale du xix^e siècle édictait à la femme : « Travaille, économise et renonce à la chair ! ». Le nouvel impératif, plus catégorique que « libéré », lui intime : « Sois heureuse, sois comblée, jouis ! ». Le premier des deux avait au moins le mérite d'être réalisable !

L'abandon du tabou de la virginité*, la liberté de l'orientation sexuelle sont les plus clairs témoignages du bouleversement des mœurs. Mais qui prendrait le risque d'affirmer que les « faiblesses » des hommes et la frigidité* des femmes sont des symptômes en baisse ? L'inconscient est plus réactionnaire que révolutionnaire. Pas si facile de jouir sans entraves !

Libertin

Politique ou sensuel ? C'est toute la question que pose le libertin. L'ambiguïté de cette liberté est au cœur du propos, chacun se cachant derrière l'autre. Historiquement, la réponse est nettement politique : le premier (Claude Le Petit, auteur du *Bordel des muses*) à avoir utilisé le mot au xvii^e siècle fut brûlé pour hérésie en place de Grève (1662). La référence aux mœurs sexuelles s'ajouta dans un deuxième temps, afin de disqualifier le libre penseur.

Le libertinage s'apparente à une « position sexuelle philosophique », un discours avant d'être une pratique, auquel le marquis de Sade donne ses lettres de noblesse (ou d'infamie). Avec lui, le sexe devient un programme politique (*Français ! Encore un effort pour être républicains*), le moyen de s'affranchir du pouvoir monarchique et religieux, mais aussi une critique de la timidité révolutionnaire.

Au nom de la Nature, tout est permis : « Pourquoi serait-il interdit d'aimer le plus, ce que nous devons aimer le mieux », écrit Sade afin de promouvoir l'inceste*. « Il est interdit d'interdire », la limite est toujours vécue comme persécutrice et liberticide.

Le libertinage varie d'un érotisme plein d'humour, à l'image de Diderot faisant parler le sexe des femmes dans *Les Bijoux indiscrets* (1748), à la cruauté*, l'emprise et la manipulation de Valmont et de Mme de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses*, quand jouir rime avec détruire. Mais, toujours, il vise à transformer la violence du sexuel en le plus extrême des raffinements.

« Je suis libertine, je suis une catin », chante Mylène Farmer : le libertin est aujourd'hui une figure du nouveau conformisme sexuel. Nous sommes bien loin de la subversion du marquis.

Libido

Libido est un des rares mots latins dont l'usage reste courant dans le vocabulaire de la sexualité. Elle partage ce privilège avec *cunnilingus**, mais la dérive de sa signification lui est bien singulière – *cunnilingus* ne porte guère à la dérive, tout juste à l'opprobre ou à l'excitation rougissante. Libido était le mot latin pour *désir*. Il n'avait laissé en français que libidineux, souvent accroché à vieillard, ce qui lui valait la note péjorative du mépris compatissant.

Les savants du xix^e siècle ont ressorti ce vieux terme, Havelock Ellis avant Freud, en lui donnant une inflexion nettement quantitative. Moins désir, désormais, qu'énergie de la pulsion sexuelle. Si, dans le langage psychanalytique, la seule science à en faire usage, libido a un sens assez net, le langage commun lui a redonné son sens antique de désir sexuel. Qui nous dit aujourd'hui : « ma libido est en baisse », veut dire : je n'ai plus envie de baiser.

Pourquoi la langue usuelle de la sexualité est-elle plus près de la chose elle-même que la psychanalyse qui tient pourtant la sexualité pour son domaine ? À qui la faute ? Aux sexologues, qui ont tant œuvré à ramener la sexualité à son niveau le plus trivial ? Aux analystes, qui ont tant cherché à s'en éloigner, en quête d'une respectabilité morale ou scientifique, qui est au fond la même ? Il faut cependant porter au crédit de la psychanalyse d'avoir étendu le champ de la libido à tout le désir humain en montrant ses capacités illimitées de transformation (sublimation), jusque dans les plus hautes œuvres de la culture qui, sans elle, n'auraient tout simplement pas de valeur.

Lolita

Lorsque Vladimir Nabokov écrit en 1955 le roman *Lolita*, il ne se doutait pas qu'il venait de créer *la* lolita, prototype d'une jeune fille prépubère qui éveille le désir d'hommes mûrs, jusqu'à l'obsession. Il se doutait encore moins que son livre allait faire scandale, au point que dix ans passé sa parution, aucun parent ne voulait nommer sa fille Lolita...

T-shirt moulant rose acidulé, soutien-gorge *push-up*, short ras les fesses, cheveux tressés en nattes faussement sages, la « nymphette » Lolita est une *baby-doll* craquante que l'on aimerait bien croquer si seulement cela n'était pas si terriblement scandaleux – à moins que l'interdit n'aiguise encore la convoitise. Mais ce qui est véritablement *politically incorrect*, c'est qu'une Lolita n'est pas seulement consentante, elle est une allumeuse* qui provoque le désir et est tout autant excitée à l'idée de séduire que d'être séduite.

Ce qui dérange et choque est la mise en acte de fantasmes œdipiens incestueux, tant pour la fille-enfant qui veut séduire son père, que pour l'homme qui désire sa fille. Si le tabou de l'inceste* est sans cesse réaffirmé, c'est précisément qu'il tient une place privilégiée dans les fantasmes*. Lolita, la scandaleuse, représente la réalisation de ce qui est défendu, dans un sans-gêne si désarmant qu'il en est carrément choquant.

On ne s'étonnera pas, dès lors, que les deux films américains consacrés à Lolita – l'un dans les années soixante par Stanley Kubrick, l'autre dans les années 1990 par Adrian Lyne – aient défrayé la chronique, le plus récent ayant difficilement trouvé un financement, tant le sujet mettait mal à l'aise l'esprit puritain des Américains. Que des enfants soient victimes de désirs interdits des adultes, c'est grave ; mais qu'ils sollicitent les passages à l'acte, c'est insupportable.

Lolita est un diminutif du prénom espagnol Dolores qui signifie *douleurs* (Nabokov le rappelle dès le début de son roman). L'insouciant nymphette toute pimpante a donc une autre face, bien plus douloureuse : serait-ce celle de sentir qu'en principe les fantasmes ne sont pas faits pour être réalisés ?

Lubrrique

« T'as vu comme il nous *mate* le type là-bas, ça *se voit*, il ne pense qu'à ça. » Il y a dans le regard lubrique quelque chose de sale, de *salace* qui corrompt ce qu'il touche. *Qui-brûle* : anagramme de *lubrique*...

Lubricus, glissant en latin : la lubricité est un dérapage, un penchant brutal pour la luxure ; fornication*, bestialité, adultère*, inceste*, sodomie* en sont les plus proches parents. La référence à la luxure évoque un appétit vorace pour la volupté et les plaisirs de la chair*, au moins autant en pensée qu'en acte. *Lubrrique*, c'est d'un même mot le sexe et sa condamnation morale. Aujourd'hui démodé, le terme fait sourire, libération sexuelle oblige... « Lubrrique » est cependant lourd

d'une histoire ancienne où c'est le *regard* qui en prend... plein la vue ; ce regard qui, « avec la pensée impure, est un péché mortel » susceptible de conduire « aux flammes éternelles ». Regard concupiscent et avide jeté sur la proie possible, regard du pécheur victime du démon de la lubricité qui « se complaît à regarder ses propres parties pudiques » (*Doctrinal de Sapience*, xviie siècle). « Lubrique » s'entend davantage au masculin, il partage cependant la même étymologie que « lubrifié », traditionnellement utilisé pour décrire l'excitation vaginale. Le regard lubrique est un regard qui *mouille*.

Si la violence pulsionnelle face à l'objet du désir n'a pas de sexe, la convoitise, elle, est celle de la *bête* (sexuelle) qui épie et dévore *d'abord...* des yeux. Le regard furtif et pénétrant du vicomte de Valmont sur la présidente de Tourvel, de « la tête aux pieds et des pieds à la tête », chauffe le désir et vaut pour préliminaire* (Laclos, *Les Liaisons dangereuses*). Dans *Senso* (Visconti, 1954), c'est Livia, sublime comtesse vénitienne qui découvre et déshabille du regard le lieutenant autrichien Mahler. La lubricité est aussi femme, les yeux fixés sur le poète « comme un tigre dompté », la maîtresse des « Bijoux » se laisse regarder et aimer : « D'un air vague et rêveur elle essayait des poses/Et la candeur unie à la lubricité/Donnait un charme neuf à ses métamorphoses. » (Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1861).

Masturbation

Jules est un jeune homme, il envisage pour la première fois une vie de couple et se prépare à emménager avec sa compagne. Le bouleversement prévisible l'inquiète : fini de dîner à pas d'heure, d'engouffrer la pizza devant la télé, de tout laisser traîner, de reporter au lendemain ce que l'on peut éviter de faire le jour même, de rejoindre le groupe des copains à l'improvisiste...

(*Le psychanalyste*) Finie la vie d'ado ?

... Moi j'ai pensé : « finie la branlette » !

Manus strupatio... l'étymologie conjugue la main et la souillure*, l'histoire du mot « masturbation » est une histoire de pollution. Curieusement, c'est à l'heure des Lumières, entre les xviii^e et xix^e siècles, que la passion haineuse pour la masturbation atteindra les sommets de l'obscurantisme. Le crime, le péché le cède à la maladie et le confesseur au médecin. La condamnation de « l'abus de soi » était religieuse et morale, elle devient « scientifique ». Le masturbateur est

un suicidaire qui s'ignore, dépensant sans compter son « liquide vital ». C'est à y perdre le souffle, la tuberculose menace. Mais de tous les risques, c'est celui de l'idiotie ou de la folie qui est le plus encouru. La masturbation épuise l'intelligence et les sens, elle vide l'être de sa substance. La chanson de Du-tronc ne dit rien d'autre : « Si tu tires trop sur le jonc, t'auras plus rien dans le citron. » Il n'est d'ailleurs pas rare aujourd'hui, encore et toujours, notamment chez l'adolescent inquiet par sa pratique compulsive, de deviner la même angoisse qui associe depuis la nuit des temps le sexe et la mort.

Les temps ont changé, l'éloge n'est pas loin de s'être substitué à la condamnation : se masturber « c'est faire l'amour avec quelqu'un qu'on aime » (Woody Allen). La liberté y a *manifestement* gagné – l'industrie aussi, la pornographie* doit à peu près tout à la masturbation – si ce n'est que : « Tu jouiras ! » est devenu aussi oppressant que « Tu n'y toucheras pas ! »

Devant la masturbation, les sexes sont-ils à égalité ? L'érection est pour le garçon une évidence à laquelle il lui est difficile de ne pas se rendre. Pour la fille, l'invisible ajoute à l'inconnu et le combat entre l'excitation et l'angoisse n'est pas gagné d'avance.

Migraine

« J'ai la migraine ». L'annonce du mal impose silence et respect. Fermez – doucement, de grâce ! – la porte et les persiennes, arrêtez le balancement de la pendule. Le mari est sommé de se retirer sur la pointe des pieds. Congédié, le désir masculin risquerait-il un baroud d'honneur ? Casquée de son impénétrable migraine, la femme oppose aux ardeurs importunes sa souveraine indisposition. Tête prise, elle est imprenable. La migraine est le « bouclier sur lequel viennent expirer tous les désirs maritaux » (Balzac, *Physiologie du mariage*, 1829).

Au xix^e siècle, la migraine passe pour « l'impôt » que le mari paie au mariage. Même à ce prix-là, l'homme n'est plus certain de posséder sa moitié. Il doute : malheur d'être femme ou tyrannie de la faiblesse ? Car la migraine prend à Madame quand elle veut, où elle veut, autant qu'elle veut. Madame a sa migraine. Et Monsieur perd la boule ! Pour craindre de tomber en quenouille, la suprématie virile n'a pas besoin de subir l'assaut de la femme castratrice ; il suffit qu'elle se refuse.

L'homme et la femme d'aujourd'hui se donnent pour des « partenaires » associés par la promesse du plaisir mutuel. Instruit des ruses féminines, le mal de la bourgeoise mal mariée est moins pour

son compagnon un objet de ressentiment que matière à rire :

Elle : « pas ce soir chéri, j'ai mal à la tête »,

Lui : « ce n'est pas grave ma douce, ce n'est pas là que ça se passe ! ».

Finie la fallacieuse comédie féminine ? Dans la fameuse scène du film américain des années quatre-vingt, *Quand Harry rencontre Sally*, le garçon se targue de savoir ce qu'il en est de la jouissance des femmes par ses soins comblées. Il *sait* parce qu'il voit, bien que... Et la fille de lui rappeler la contribution du féminin à l'art du trompe-l'œil. Devant la moue incrédule du vantard, elle se livre, entre deux coups de dents dans son sandwich, à une démonstration de l'orgasme simulé. La femme peut-elle feindre de désirer et de jouir, comme elle pouvait feindre de souffrir ? D'hier à aujourd'hui, le tourment de l'homme s'est juste déplacé de haut en bas.

Missionnaire, levrette, 69

Réunis autour de Breton et d'Éluard, le groupe des surréalistes se livra à un « jeu de la vérité » sur les goûts sexuels de chacun, et d'abord sur la position préférée. Réponse « poétique », à la presque unanimité : le 69 ! On ne saurait mieux signifier ce qui est en jeu dans la multiplication des positions possibles : le coït, l'acte sexuel au sens premier, menace l'humaine sexualité d'être « bêtement » rabattue sur la nature (celle de l'instinct) et sa fonction. La chorégraphie des positions en détourne l'usage, de la reproduction vers la quête du plaisir. Le 69 est au coït ce que la métaphore est au sens propre, un détournement, tout un poème.

L'Église tenta de mettre bon ordre à cette coupable fantaisie en imposant une position, et une seule, l'homme et la femme face à face, la meilleure façon de ne pas trop voir et savoir ce qui se passe *en bas*, en enfer. Ses vicaires portèrent la bonne parole jusque dans les contrées les plus lointaines, afin de soumettre la vie sexuelle des « sauvages ». On doit probablement à l'un de ces « primitifs », amusé par tant de naïveté, le mot de « missionnaire »...

L'aigle, le bateau ivre, la brouette, les cuillères... une vie d'amour suffit à peine pour apprendre toute la gymnastique. Limitons-nous à quelques grandes figures. Là où le français dit « levrette », l'italien dit *alla picorina* (en brebis) et le *Kama-Sutra*, qui a le sens du sacré, dit *Dhenuka* (l'union de la vache). Le latin fait la synthèse : *coitus more ferarum*, selon les mœurs des bêtes sauvages.

Mulier super virum, la femme *super* – au-dessus – menace de mettre sens dessus dessous l'ordre patriarcal du monde ; la position est condamnée par bien des cultures. Sauf par les anciens Romains, les fresques en témoignent, qui ne percevaient là nulle menace de domination, bien au contraire... les patriciens étaient couchés pour manger, et parce qu'un plaisir en appelle un autre, l'*equus eroticus* (la jument assise) était comme la cerise sur le gâteau.

Nu

À l'époque victorienne, on habillait les animaux domestiques. Où commence la nudité ? Elle naît d'une rencontre : d'un côté un regard (concupiscent), de l'autre une pudeur*. Un père prenant son bain avec sa petite fille de 3 ans se demande : quand devra-t-il arrêter ? Comme au premier jour : « leurs yeux se dessillèrent, ils surent qu'ils étaient nus ». Il n'y a pas de nudité avant la sexualité. Un camp de nudistes, c'est comme un jardin d'Éden sans serpent, personne n'y est *nu*. Jusqu'à ce que... « Mais papa qu'est-ce que tu fais en zizi dans le couloir ? ». Dans *Les Habits neufs de l'empereur*, le conte d'Andersen, seule la parole vraie de l'enfant révèle la nudité du monarque. Les adultes l'avaient habillé de leur obéissance.

« Ce n'est point une nudité qu'un visage, quelque aimable qu'il soit, mais une belle main commence à en devenir une » – sauf pour les partisans de la *burqa*, qui n'ont pas lu Marivaux. D'un côté la *burqa*, de l'autre Copacabana, où le string* est à ce point réduit qu'on le surnomme *fio dental* (fil dental) ; la nudité est relative à ce qui la recouvre. Peut-être le tableau le plus nu de toute la peinture est-il le dyptique peint par Goya, *Maja vestida* et *desnuda*. Pas de nudité (sexuelle) qui ne soit habillée, fut-ce d'une ultime toison ou d'un geste de pudeur, parce que c'est le paradoxe du nu : plus il se montre, moins il y a à voir. La sexualité est moins affaire de nudité que de mise à nu : « Une femme qui se met nue, c'est comme si elle entraînait en scène. » (Paul Valéry)

Nymphomane

« De l'eau, mon Père, le couvent brûle ! » L'eau bénite calme les ardeurs d'une femme *trop* excitée. Dès le xviii^e siècle, on s'évertue à tempérer l'appétit de la *nymphomane*, celle qui souffre de *fureur utérine* (De Bienville, 1771) ou d'une *exagération morbide des instincts sexuels* (Krafft-Ebing, 1895). La popularité du terme *nymphomanie* coïncide

avec la modification du statut de la femme au cours de l'ère napoléonienne : la prévention des naissances, rendue nécessaire par la concentration urbaine, menace de la détourner des contingences procréatives. Une force sexuelle inconnue et redoutée émerge. Les médecins découvrent aux femmes de nouveaux maux : les organes génitaux hypersensibles déterminent des jouissances* hors du commun et la prédominance des pensées sexuelles. Ainsi, la libido* est *insatiata* : la femme désire en continu et son penchant pour le vice est naturel.

Au xxe siècle, le terme disparaît des manuels médicaux pour passer dans le langage commun : c'est une *nympho* ! Elle a « le diable au cul » ou encore « le Stromboli dans la culotte ». Multipliant les conquêtes, la nymphomane confronte l'homme à son impuissance, en le réduisant à un jouet sexuel incapable de la satisfaire durablement. La terrifiante figure maternelle séductrice et cannibalique se profile : c'est une « mangeuse d'hommes » !

Le mépris se substituant à la peur, la nymphomane fait figure d'éternelle mal-aimée. Les hommes s'en désintéressent : c'est une « chaudasse », une « fille facile », prête à toutes les humiliations pour assouvir son impérieuse sexualité. Aux États-Unis, il est désormais possible, tant pour les hommes que pour les femmes, de fréquenter les *saa*, *Sex Addicts* Anonymous*, antidote au désarroi des *sexomaniaques* solitaires.

Il n'est pas rare que cette frénésie sexuelle recouvre une forte carence affective. « C'est le seul moment où j'oublie tout », confie Suzanne, l'héroïne d'*À nos amours* (Maurice Pialat, 1983). D'homme en homme, elle conjure la douleur d'être délaissée par ses parents. Derrière la provocation : « baisez-moi ! », on entend la criante détresse infantile : « aimez-moi ! ».

Odeurs

« Dans la chambre régnait une atmosphère pleine d'odeurs mêlées, exhalées par les corps des servantes, c'était la véritable *odor di femina* : le parfum qui fait bander » (Guillaume Apollinaire, *Les Exploits d'un jeune Don Juan*, 1911). Odeurs de peau, de corps, de sexe, autant de composés volatiles qui saturent l'atmosphère. L'inhalation d'un parfum suffit à affoler le désir : « Lui, penché sur elle, buvait la légère odeur de verveine qui montait de son peignoir » (Émile Zola, *Une page d'amour*, 1878).

Au cours de l'évolution, il est probable que le primate devenu homme, en se redressant, a perdu une partie de son odorat – les odeurs étant reléguées dans les parties « basses ». Celui-ci n'a pourtant pas perdu toute vigueur animale : dès la naissance, le nourrisson affamé est guidé par l'odeur du sein maternel.

Est-ce parce qu'elles renvoient l'homme à sa bestialité que les odeurs corporelles sont si fortement combattues ? Dès le xviii^e siècle débute en Europe une entreprise massive de désodorisation. Aux miasmes de la civilisation urbaine, on préfère la pureté des grands espaces, et à la puanteur des pauvres, les douces fragrances végétales (Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille*, 1982). L'actuel culte de la propreté masque notre animalité : la sophistication des parfums n'a d'égale que la puissance des désirs éveillés par les exhalaisons corporelles.

Parfums d'intérieur, eaux de toilettes, déodorants, anti transpirants, sprays pour l'haleine, la traque aux odeurs est devenue une mission quotidienne et sans relâche. Pourtant, l'enfant ne rougit pas du plaisir qu'il a à humer des odeurs jugées « répugnantes », à commencer par celle de ses excréments. Chacun d'entre nous est né *inter urinas et faeces*. Dans la majorité des cas, ces inclinations sont refoulées au profit du règne des « bonnes » odeurs. Aujourd'hui, un homme peut menacer sa compagne en ces termes : « Une douche, sinon rien ! ». Une mise en garde bien éloignée des recommandations du roi Henri IV à sa maîtresse Gabrielle d'Estrées : « Ne vous lavez plus, j'arrive ! »

Orgie, partouze

À l'origine, cultes célébrés en l'honneur de Dionysos en Grèce et de Bacchus à Rome, les *orgia* appelaient à libérer la puissance érotique, par excès et débordement – *orgia* et *orgê* (orgasme) ont la même étymologie. La nourriture à profusion, le vin à flots, une sarabande de corps en effervescence, entremêlés jusqu'à l'indistinction, sur fond d'un festival chaotique de cris jouissifs, de chants exaltants et de musique enivrante... la frénésie orgiaque aspire au vertige, à la fusion illimitée, à l'extase* (« sortir de soi »). Instant charnel et divin, inséparablement : « l'accord archaïque de la volupté sensuelle et du ravissement religieux » (Georges Bataille, *L'Érotisme*, 1957). Une telle magie païenne n'a pas résisté aux flammes de l'enfer biblique, l'orgie sent le soufre, celui qui a détruit Sodome et Gomorrhe.

Signe de l'époque et de sa « sexolâtrie », l'orgie est devenue « cool », presque une forme de sociabilité parmi d'autres (Gilles Lipovetsky).

On est loin des bacchanales romaines et des sabbats des sorcières. Ni extatique, ni diabolique, l'orgie n'est plus qu'une débauche sexuelle accompagnée d'excès de table et de boissons.

La banalisation de la pratique a atteint le mot, progressivement supplanté, depuis les années vingt, par celui de partouze, « l'amour avec un grand tas », lui-même démultiplié en : sex-party, sexualité de groupe, gang-bang, mélangisme, côte-à-côtisme, échangisme*, etc. Une orgie de mots, comme autant de tentatives pour voir clair dans une sexualité confuse, furieusement tendue vers l'anonymat des désirs et devenue indifférente aux objets. Baiser avec tout le monde, c'est faire l'amour* avec *personne*.

Parents (vie sexuelle des)

« Mes parents ont fait l'amour seulement trois fois ! » Le psychanalyste marque son étonnement, le patient poursuit : « oui, nous sommes trois enfants... ». S'il est une chose inconcevable, c'est bien le lien érotique unissant les géniteurs, le « Deed of darkness », *l'acte de ténèbres* (Shakespeare, *Peines d'amour perdues*, v. 1596).

Se résoudre à devoir son existence à un coït parental, à une « nuit sexuelle », imaginer la *scène primitive* dont on est issu, c'est entrevoir l'insupportable aléatoire de sa venue au monde ; et par conséquent, l'angoisse liée à sa propre finitude. Lors d'une séance de psychodrame, un jeune homme ayant tenté à plusieurs reprises à ses jours, réalise : « j'ai compris : ma mort n'effacera pas ma naissance ! » La psyché dispose heureusement d'autres moyens pour supporter la douleur d'être exclu de l'intimité parentale, ou celle d'y être trop précocement mêlé. Âgée de 90 ans, Louise Bourgeois, sculpteur, crée une installation de personnages en tissus, *Seven in bed* (2001), représentant des adultes difformes se mêlant dans un lit. Une sexualité proliférante et confuse, oppressante, pour une enfant dont le père affichait ouvertement ses liaisons, allant jusqu'à introduire sa maîtresse sous le toit familial. Par excès ou par défaut, la sexualité parentale dérange, déborde, insupporte... Et le temps ne fait rien à l'affaire ! Tel homme n'arrive plus à faire l'amour avec sa femme devenue mère, trop proche alors de réaliser un désir incestueux. Un jeune couple emménage et se dispute aussitôt sans discontinuer, éloignant ainsi le spectre de la sexualité parentale ravivé par la cohabitation et le projet d'enfant.

À l'instar de Louise Bourgeois, peut-on penser que nous ne sommes jamais moins de sept dans un lit : le couple, leurs parents respectifs et

Passivité (activité)

Le patricien romain est libre de pénétrer une femme, un éphèbe ou un esclave, mais qu'il se soumette lui-même à la pénétration, quel que soit l'orifice, la bouche ou l'anus, et c'est une *infamie*. La passivité, que les Romains nommaient *impudicitia*, est un crime. La dépréciation – sociale, politique, idéologique – de la passivité au regard de l'activité ne date donc pas d'hier, et elle n'épargne pas la sexualité, même si le crime varie au gré de l'histoire et de la culture. Freud n'y échappe pas, qui prend toujours un air plus ou moins désolé pour évoquer la « soudure » de la passivité avec la féminité, dès que la vie sexuelle se réduit à la vie génitale. Aglaée n'en a cure, son fantasme* pousse-au-crime se joue de la passivité, met en scène son propre non-consentement, sa nudité* surprise, jusqu'au viol* : « Ce que je veux, c'est un homme qui me plaque contre le mur de la salle de bain ! »

Qu'on l'identifie à la féminité, au masochisme, ou pourquoi pas à la dépression, la passivité a mauvaise presse. Difficile de ne pas adhérer à l'équation entre passif et dominé ! Il se pourrait que le refoulement dont la passivité est fréquemment l'objet s'enracine dans les toutes premières expériences sexuelles, quand l'enfant (quel que soit son sexe) n'est encore qu'un « jouet érotique » entre les mains de celle qui le berce et l'embrasse, « tout en lui faisant inconsciemment don de sentiments de sa propre vie sexuelle ». « Les premières expériences sexuelles sont naturellement de nature passive » (Freud). Le premier désir est celui dont on est l'objet.

Pédophilie

De tous les mots (maux) de la sexualité, c'est le mot *d'aujourd'hui*. N'importe quel journal sait qu'à le titrer en première page, il multiplie son tirage. Comment expliquer une telle passion, les « Marc Dutroux » d'aujourd'hui seraient-ils plus nombreux que les « Gilles de Rais » d'hier ? On peut suggérer une autre hypothèse. Il n'est de société, passée ou présente, qui en matière de sexualité ne différencie le permis de l'interdit. Les Romains faisaient passer la ligne de démarcation entre activité et passivité (interdite), la chrétienté entre sexualité ordonnée selon la génération et sexualité « contre-nature » (fornication* et homosexualité)... La liste des partages selon les époques et les cultures est infinie. L'heure (occidentale) serait plutôt

au « tout est possible tout est permis »... *sauf l'enfant*. L'excitation collective ne demande qu'à suivre, tant il est vrai qu'il n'est rien comme l'interdit pour échauffer le corps et l'esprit.

On devine que la nouvelle passion a du mal à se contenter de quelques psychopathes, l'Église catholique est en train de l'apprendre à ses dépens. Jusqu'où ira le « pas touche à l'enfant » ? La Suède a pris les devants, qui a interdit la fessée*. Imaginons un psychanalyste qui viendrait déclarer au Journal de 20 h. : « L'amour de la mère pour son nourrisson qu'elle allaite et soigne a une bien plus grande profondeur que son affection ultérieure pour l'enfant adolescent. Cet amour possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante, qui comble non seulement tous les désirs psychiques mais aussi tous les besoins corporels. » Il lui faudrait beaucoup d'audace pour reprendre ainsi à son compte ce que... Freud écrivait en 1910 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

Qu'est-ce qui est le plus difficile à surmonter pour une petite fille ? Lire dans les yeux de son père le désir dont elle est l'objet, ou n'y rien lire du tout ? La séduction des premières amours navigue entre deux écueils, elle n'est pas moins dommageable quand elle manque que lorsqu'elle déborde.

Pénétration (vaginisme)

La pénétration est la grande nouveauté de la sexualité adulte comparée à celle de l'enfant. Pour ce qui est des plaisirs préliminaires*, l'exploration infantile des zones érogènes (peau, bouche, anus, etc.) a renseigné assez complètement garçons et filles. Mais leurs investigations nocturnes les plus poussées ne leur ont en général pas permis de percer complètement le mystère de la chambre des parents. S'ils ont compris que là est le laboratoire secret de la fabrication des enfants, l'exacte manière de faire leur échappe encore. L'absence régulière d'érection pendant la période de latence, la relative ignorance sensuelle du vagin* ne leur permet pas, le plus souvent, de faire le rapprochement ! Comment imaginer en effet le miracle de l'érection qui défie les lois de la pesanteur, comment penser, lorsque le miracle s'est produit, que l'organe durci cherchera un autre fourreau que la main masturbatrice ? Et ce miracle, une fille le considère-t-elle avec autant d'émerveillement, ou un peu plus d'inquiétude ?

Les enfants modernes, qui dans une effrayante proportion ont visionné

les séquences pornographiques les plus explicites, ont-ils plus de science que leurs devanciers ? Rien n'est moins sûr tant l'oubli par refoulement peut leur rendre une certaine virginité. Il leur reste à découvrir toutes les implications de la différence anatomique des sexes. L'avoir ou pas, ils connaissaient ; pénétrer/être pénétrée en est la conséquence nouvelle.

L'événement n'est pas sans danger. La première fois s'accompagne de sang souvent, d'une douleur parfois, de fantasmes* actualisés toujours, et le plaisir n'est pas régulièrement au rendez-vous. Si cette première fois est par trop éloignée des attentes idéalisées, si le traumatisme qu'elle est nécessairement (la charge affective en jeu est toujours considérable) en réveille un autre ancien, alors l'éclosion de la névrose trouve là une occasion bien fréquente. Une fille peut se rendre impénétrable : par frigidité* (tu peux entrer, je ne sens rien) ou plus radicalement par vaginisme, toute la musculature locale, qui aurait dû participer à l'accueil de l'hôte bienvenu le traite en intrus à rejeter et lui barre la route avec une infranchissable et douloureuse contracture. Le poignard n'a plus qu'à revenir à sa gaine ancienne : la main, et le fourreau se fermer à toute existence sensuelle.

Pénis, Phallus, bite, zizi

Le pénis « possède une intelligence en propre ; en dépit de la volonté qui désire le stimuler, il s'obstine et agit à sa guise ; se mouvant parfois sans l'autorisation de l'homme ou même à son insu, il ne suit que son impulsion ; souvent l'homme dort et il veille, et il arrive que l'homme est éveillé et il dort ; maintes fois l'homme veut se servir de lui et il refuse, maintes fois il le voudrait et l'homme le lui interdit » (Léonard de Vinci). De l'homme ou du pénis, on ne sait plus très bien qui est l'appendice de l'autre. Quand le *Loulou* de Pialat (1980), lui qui rêve d'amour, lâche sur un ton dépressif : « ce que les femmes veulent c'est la queue », il ne fait qu'exprimer à sa manière brutale ce que Freud nomme « envie du pénis ».

Du pénis autocrate au phallus, il n'y a qu'un pas. Les fresques de la villa des Mystères à Pompéi en témoignent, Phallus est un dieu et la *domus* tout entière lui rend un culte. Entre le phallus et le pénis, il existe une différence essentielle : le premier ne connaît que l'érection (éternelle) ; la détumescence, le fiasco*... ces petites avanies de la vie trop humaine sont le lot du second. La taille du phallus ne fait pas question, quant au pénis en revanche, depuis la cour de récré, il manquera toujours un centimètre. Le pénis est une grandeur

constante, inégalement répartie, il y aura toujours un père, un frère, un copain, un supérieur... pour en avoir « une plus grande ». Tant d'incertitude pousse l'homme à s'accrocher à ce qu'il a. Il est amusant que l'argot consacré, *bite*, évoque irrésistiblement la bitte d'amarrage, ce point fixe et rassurant, coulé dans le bronze, immuablement érigé, auquel le bateau s'arrime avant de s'embarquer pour une navigation éventuellement périlleuse.

Avant le pénis, la bite et le phallus, il y a le zizi. Petit oiseau, zozio, zizi... ce sont les mots d'une comptine chantée par la Grande Prêtresse de l'enfance, la « maman ». Jamais gagné d'être « à la hauteur » de ses attentes.

Perversion

La perversion n'est plus ce qu'elle était... « L'outrage aux bonnes mœurs » ayant disparu du Code pénal, pour choquer, scandaliser, il faudra aller chercher plus loin dans l'horreur, et conjuguer perversion et cruauté* – comme à la grande époque de Néron ou de Tibère –, être pédophile* ou bien *serial killer*. Au terme de perversion (de *pervertere* : détourner, tordre), le corps médical préfère aujourd'hui celui de *paraphilie*, qui dédramatise. Là où le pervers était « un tordu », un expert du vice, le paraphile fait juste figure d'*amateur*. Aux côtés des vedettes, la plupart en « isme » (masochisme*, exhibitionnisme*, fétichisme, travestisme*...), on trouvera toute une série de « fanatiques » un peu particuliers, dont les attirances sont aussi insolites qu'exclusives : prédilection pour les pieds (*podophiles*), pour les amputés (*acrotomophiles*), pour le fait d'être rémunéré (*chrématistophiles*), pour les poupées ou peluches (*pédiophiles*), pour les chauves (*falakrophiles*), pour les femmes allaitantes (*lactophiles*), etc. Pourvu d'ajouter le suffixe -philie à une racine grecque ou latine, on prouvera que tous les goûts sont bel et bien dans la nature.

Si la perversion se subdivise en des formes infinies, fait varier les possibles, c'est précisément parce que le pervers ne peut aimer qu'une seule chose à la fois. « L'obsédé » du langage courant le dit bien : il y a quelque chose de compulsif dans la perversion. Prisonnier de la routine d'un même scénario, contraint d'agir son (unique) fantasme, le pervers fait paradoxalement figure de parent pauvre de la sexualité. Dire paraphilie, c'est aussi insister sur le fait que le pervers est, littéralement, passé « à côté » de l'amour, qu'il est un amoureux raté, manqué : en détiissant amour et sexuel, l'autre lui est devenu aussi éphémère qu'indifférent. Peut-être parce qu'il vit dans cette hantise de

la sexualité orthodoxe, « à la papa », le pervers est parfois presque hors-sexualité. « Il n'y a pas d'être plus malheureux sous le soleil qu'un fétichiste qui se languit après une bottine et qui doit se contenter d'une femme entière » (Karl Kraus).

Poils (épilation)

La femme nue était « à poil », elle ne l'est plus, l'heure est à l'épilation.

Parce que le poil menace d'abolir la différence entre l'homme et la bête, il n'est de culture qui ne lui imprime sa marque, qu'il faille l'épiler ou interdire de le couper. Signe de la différence des générations (il est le « privilège » de l'adulte), le poil est aussi un marqueur de la différence des sexes : la *toison* pubienne est le premier modèle de tous les tissages (Freud), elle dissimule *l'origine du monde*, aussi inquiétante et fascinante qu'un « continent noir » – rayé de la carte par le porno qui ne supporte ni les voiles de l'érotisme ni les terres inconnues. Longtemps, le poil masculin a été aussi exhibé que le poil féminin gardait le secret : « Ses bras, couverts de poils aussi bien que sa poitrine, annonçaient une force extraordinaire » (Balzac, *Le Médecin de campagne*, 1833). Mais les temps changent, la différence entre les sexes devient incertaine et l'homme d'aujourd'hui balance entre l'imberbe et le soigneusement « mal rasé ».

D'une culture à l'autre, le poil se charge volontiers de la part sale et sombre du sexe. À l'heure orientale des *Mille et une nuits*, la jeune mariée s'offre aussi pure qu'imberbe. Le Japon, plus qu'un autre, a pour le poil une passion : montrer la toison pubienne est puni par la loi, mais la jeune fille en manque de pilosité s'équipe à l'occasion d'une manière de perruque, la « fleur nocturne ». Il fut un temps, européen et libertin, où la femme tressait sa toison à l'aide de petits rubans, les *faveurs*, ultime obstacle à dénouer avant de tout *accorder*.

Nous ne chanterons plus avec Léo Ferré « la touffe de noir jésus » (*C'est extra*), la mode est à l'épilation. Maillot brésilien, ticket de métro, intégrale sont les classiques du jour, bush-coiffure et tresses rasta sont déjà passés de mode. Dernière trouvaille (américaine), le *vajazzling*, le poil a cédé la place au strass et aux paillettes. Hier la femme « à poil », demain la femme à paillettes ?

Porno

« Portes étroites à défoncer », « Éducation anale », « Chiennes à tout faire »... l'image porno est aussi crue que l'imaginaire est anéanti. La disparition du suffixe « porno-graphie » – du grec *graphos*, « écrits » –, coïncide avec l'abolition de sa dimension artistique, celle qui a engendré les fresques du lupanar de Pompéi, les œuvres du marquis de Sade ou les *Onze mille verges* d'Apollinaire. Dans le porno, les corps sont des sexes-outils offerts au regard chirurgical de la caméra. Les gros plans sur les sexes féminins, le plus souvent rasés, leurs ôtent tout mystère : la vulve ouverte découvre ce que *L'Origine du monde* (Courbet) gardait secret.

S'il doit beaucoup à l'apparition de la vidéo, le film porno n'est pas du *cinéma* et les *harders* ne sont pas des *acteurs*. La fiction est réduite à sa plus simple expression. Quelques scènes banales assurent le fond de normalité nécessaire au surgissement de la transgression* : « Si pour aller de A à B, les protagonistes mettent plus de temps que vous ne le souhaiteriez, alors, c'est un film porno », ironise Umberto Eco (*Comment voyager avec un saumon*, 1992). Ces temps morts précèdent une succession stéréotypée de figures imposées : fellation, pénétration vaginale et/ou anale, éjaculation faciale... L'image porno épouse le rythme de la masturbation* et de la compulsion de répétition.

Adieu séduction, préliminaires*, sans même parler de l'amour ! La femme du porno a des seins*, un sexe, un cul*, elle n'a guère de visage. C'est une femme *rabaissée**, une « chienne », conformément à ce qui, chez l'homme, a valeur de fantasme générique. Quand bien même la femme est conviée au spectacle, afin de réveiller une libido* conjugale endormie, c'est toujours un fantasme d'homme qui préside à la mise en scène.

Il fallait à l'adolescent(e) d'hier faire preuve d'ingéniosité pour satisfaire sa curiosité de la nudité adulte, quitte à devoir longtemps se contenter de la *Vénus de Milo* ou du *David* de Michel Ange ; elle lui arrive aujourd'hui en pleine figure, Internet oblige. Loin de raccourcir l'apprentissage, l'image porno l'empêche de voir l'essentiel : comment prendre en compte le désir de l'autre, lorsque celui-ci est systématiquement tenu pour acquis ?

Post coïtum animal triste

« Ils se pressent avidement, ils mêlent leur salive et ils confondent leur souffle en entrechoquant leurs dents. Vains efforts, puisqu'aucun des deux ne peut rien détacher du corps de l'autre, non plus qu'y pénétrer

et s'y fondre tout entier » (Lucrèce, *De la nature des choses*). Ce « bouillon d'ardeur » – l'*orgê* grec : orgasme – de deux êtres qui exigent n'en faire qu'un, cette hâte de se fondre l'un dans l'autre illustre la fable poétique du *Banquet* de Platon, de la division de l'humain en deux moitiés, aspirant à se retrouver et à se fondre à nouveau dans l'amour. Constituant à l'origine une troisième espèce, les *Androgynes*, à la forme sphérique et aux membres démultipliés, furent coupés par Zeus en deux parties. Chacune regrettant sa moitié, « tentait invariablement de s'unir à elle, si bien que lorsqu'elles se rencontraient, elles s'enlaçaient de leurs bras et s'étreignaient si fort que, dans le désir de se refondre, elles se laissaient ainsi mourir de faim et d'inertie, car elles ne voulaient rien l'une sans l'autre entreprendre ».

Post coïtum animal triste : sentiment d'inachèvement, *spleen* mêlant tristesse, mélancolie et nostalgie, sorte de *post-coïtum blues* qui vient cruellement révéler que cette promesse d'infini et d'éternel de l'union amoureuse restera toujours déçue... Trouver « sa moitié » n'est décidément pas une mince affaire, le *blues* de l'amant vient attester que la complémentarité des sexes n'est qu'illusion.

« Aussi étrange que cela paraisse, notait Freud, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction » : comme une limitation de plaisir, des digues en bordent le flux. L'impossibilité de l'amour tiendrait peut-être à une ambivalence originelle : le souffle sexuel nourrit une idéalisation excessive, et ne peut conduire qu'à une déception criante. L'amour physique n'est qu'un naufrage ordinaire : « il n'y a pas de rapport sexuel » (Lacan), une relation sexuelle ne nous assure pas qu'il y ait un rapport effectif à l'autre, elle peut même générer la plus profonde des solitudes – renforcée, chez l'homme, par cette attitude dépressive du pénis* que l'on nomme « détumescence ».

Post coïtum animal triste, et deux insatisfactions, deux solitudes « en partage » que seule apaiserait la fuite dans le sommeil, celle qui vient anesthésier les désillusions des hommes : « Alors... heureuse ? ».

Préliminaires

Limes, chemins bordant le domaine, *preliminaris*, avant de franchir le seuil, à la veille d'un événement important... Les préliminaires font le « tour du propriétaire », façon de s'assurer de la possession avant de

pénétrer. « Le cultivateur n'entrera dans le champ sans que premièrement n'ait fait ses approches en la baisant, en lui parlant et aussi en lui maniant les parties génitales afin qu'elle soit aiguillonnée et titillée. » Les *ars erotica* ne sont pas le privilège de l'Orient, c'est par ces mots qu'Ambroise Paré, humaniste et médecin de l'Âge Classique, invite à l'amour. Les préliminaires ne sont pas simples fioritures, ils ont aussi une fonction : permettre aux excitations de l'homme et de la femme de se rejoindre. « L'homme étant couché avec sa compagne et épouse la doit, *mignarder, chatouiller, caresser et émouvoir*, s'il trouvait qu'elle fût dure à l'éperon ».

Le conseil s'impose d'autant plus qu'entre l'érection et l'éjaculation*, l'homme n'a pas toujours le temps de compter jusqu'à 100, angoissé d'avoir à franchir le seuil d'une propriété dont il n'est jamais complètement sûr d'être le maître.

Les préliminaires retracent toute l'histoire de la sexualité, depuis son premier geste, le téton entre les lèvres, jusqu'à l'expérience adolescente de la masturbation en passant par les caresses*, les baisers*, les regards et les mots doux (ou grossiers) de l'enfance. Il n'est un lieu du corps qu'ils ne puissent transformer en zone érogène* et montrent à l'évidence que, chez l'homme, sexuel et génital ne sont pas synonymes. Il arrive aussi qu'ils prennent toute la place, au moins la préférée ; on prête à Clemenceau ce mot : « Le meilleur, c'est en montant l'escalier. »

Procréation (contraception)

Les temps changent ! Il y a moins d'une génération, le combat moderne était d'obtenir la légalisation des moyens d'évitement de la procréation. Combat long et difficile, principalement mené au nom de la liberté par les femmes féministes qui ont payé cher leur engagement : quelles insultes*, quelles injures n'ont-elles pas dû supporter ?

Aujourd'hui, par un mouvement inattendu, le combat est inverse : on veut un enfant, quel que soit le moyen, quelle que soit la configuration. Si la physiologie s'y refuse, il faut faire plier la physiologie, si le temps l'interdit car il y a la ménopause, il faut faire plier le temps, si le sexe ne le permet pas, car seules les femmes peuvent porter des enfants, il faut faire plier le sexe qui ne saurait imposer de limites aux désirs des hommes. Ainsi les voies de la procréation sont-elles devenues plus inventives que celles de la contraception. Là où préservatif, stérilet, pilule et ivg avaient suffi à

répondre au souhait de limiter les naissances et de programmer leur survenue, le foisonnement des méthodes pour procréer est d'une richesse qui augmente chaque année. Depuis la « simple » stimulation ovarienne, en passant par la fécondation artificielle avec ou sans donneur externe, jusqu'à la fécondation *in vitro*, avec ou sans « traitement » du sperme du père ou du donneur, et plus loin encore jusqu'à la mère porteuse pour ventre féminin qui se refuse à la gravidité, ou pour ventre masculin qui ne le peut pas encore, nous ne sommes pas au bout d'une inventivité que stimule une demande croissante.

Ces excès ne doivent pas masquer une réalité douloureuse : ne pas pouvoir procréer est souvent le symptôme d'un désordre psychique. La souffrance que celui-ci provoque ne manque jamais de réveiller les fantasmes de sa propre conception et des désirs (ou non-désirs) qui y ont présidé.

L'angoisse de castration des hommes qui ne peuvent devenir père, et les conflits féminins non moins angoissants entre désir d'enfant, impossibilité d'y parvenir et érotisme de la femme amènent souvent jusqu'au cabinet du psychanalyste.

Puberté

La puberté, c'est d'abord des poils*. Des poils qui signent une maturité sexuelle longtemps attendue, mais dont la venue est soudaine, brutale. Le corps se métamorphose dans des proportions parfois vécues comme kafkaïennes. Car si la génitalité s'exhibe glorieusement chez certains adolescents, fiers de leurs nouveaux attributs, elle entraîne chez d'autres la honte, voire la haine d'un corps vécu comme méconnaissable et potentiellement dangereux. La masturbation compulsive, l'anorexie, la boulimie, les scarifications témoignent des efforts désespérés de maîtrise de ce corps nouveau.

La puberté est traumatique parce que les changements du corps rendent possible un inceste* que l'immaturité du corps infantile empêchait. « Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y eut point de vêtements », confesse Stendhal, mais il ajoute : « J'étais, pour ce qui constitue le physique de l'amour, comme César serait s'il revenait au monde pour l'usage du canon et des petites armes » (*Vie de Henry Brulard*, 1890). Dépourvue de munitions, la vie sexuelle de l'enfant « n'a guère d'autre latitude que de se répandre en fantasmes » (Freud). La puberté change la donne : l'adolescent est à même de

mettre ses projets à exécution. La barrière de l'inceste est en péril : pour éviter qu'elle ne s'effondre, il doit trouver de nouveaux objets d'amour. Et même si « la découverte de l'objet est à vrai dire une redécouverte » (Freud), et que l'empreinte des objets œdipiens continue de hanter une sexualité humaine qu'elle a d'abord fondée, la rencontre amoureuse dote la sexualité d'une nouveauté radicale.

La puberté met en effet au jour une différence sexuelle qui ne peut plus se résumer au seul attribut phallique qu'on a ou qu'on n'a pas. Certes, les filles n'ont pas le pénis, mais elles ont un vagin, promesse d'une sexualité génitale inconnue du monde de l'infantile. Enjeu de la puberté, ce creux féminin et l'annonce des plaisirs qu'il recèle est tout autant attirant qu'effrayant : « Chaque fille qu'il voit s'avère (tenez-vous bien) pourvue entre les jambes d'une chatte véritable. Stupéfiant ! Époustouflant ! *Elles ont toutes des chattes !* » (Philip Roth, *Portnoy et son complexe*, 1969).

Pudeur

« L'homme et la femme étaient tous deux nus, sans en éprouver de honte. » Tant qu'ils sont au jardin d'Éden, Adam et Ève ne connaissent pas la pudeur. Intrinsèquement liée à la chute, elle naît avec la faute, signe la culpabilité et en est le châtiment. Fille de la honte (*pudere*, avoir honte), son objet est toujours le sexuel (*pudenda*, les organes génitaux).

De ce lien intime avec la sexualité, la pudeur tire sa force et sa faiblesse. Si aucune civilisation ne l'ignore totalement, son gradient est relatif selon les lieux et les époques. Objet de toutes les passions, elle peut être aussi violemment défendue qu'attaquée, mais les attraits du corps féminin sont toujours sa cible principale. Au xix^e siècle, il fallait recouvrir jusqu'aux jambes des pianos et fauteuils ; aujourd'hui, les fondamentalistes musulmans exigent que le corps de la femme soit entièrement dérobé aux regards. Dans les années soixante-dix, il fallait à l'inverse s'affranchir de toute pudeur pour faire de sa nudité* un emblème politique. Ces volontés émancipatrices achoppent toujours sur les fondements et les limites de la sexualité humaine. Les enfants des soixante-huitards se souviennent avec gêne de la nudité envahissante de leurs parents. En réalité, même quand elle semble l'entraver, voire l'empêcher, la pudeur demeure la condition *sine qua non* de la sexualité. Elle dote le corps nu d'un pouvoir érogène : s'il faut le cacher souvent, c'est pour mieux le dévoiler de temps en temps. Ceux qui ordonnent une stricte pudeur l'ont d'ailleurs très bien

compris : « Une vierge adulte doit rougir d'elle-même et ne peut pas se voir nue » (saint Jérôme).

Putain, chienne, salope (rabaissement de la femme)

Tomas est un homme pragmatique : ne pouvant aimer et désirer au même endroit, il a scindé sa vie en deux. D'un côté, Tereza, la femme aimée, l'unique élue de son cœur ; de l'autre, une infinité de maîtresses* avec lesquelles il parcourt les chemins de la volupté, mais seulement ceux-là. À l'instar du héros de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* de Kundera (1984), un grand nombre d'hommes voient leur vie amoureuse divisée entre le courant tendre et le courant sensuel : ils aiment d'un amour (trop) respectueux la mère de leurs enfants et ne peuvent éprouver une jouissance véritable qu'auprès de femmes beaucoup moins considérées. Mais pourquoi le *rabaissement de la femme* devrait-il être une condition de la jouissance masculine ?

Freud ajoute, et c'est encore plus scandaleux, que la femme rabaissée, c'est aussi la mère, cette mère qui, lorsqu'elle quitte le fils le soir, redevient la putain du père. Le rabaissement de la femme permet donc aux hommes de jouer avec l'inceste*, en trouvant des moyens qui à la fois le cachent et l'exhibent. Artifice rhétorique de l'érotisme*, il n'est pourtant pas forcément dénué de tendresse : « Ma douce petite pute Nora, je voudrais pouvoir entendre tes lèvres bredouiller ces mots orduriers divinement excitants » (James Joyce).

S/M (sado-masochisme)

« Maîtresse, tu peux me ligoter sur une table, solidement serré quinze minutes le temps de préparer les instruments ; cent coups de fouet au moins, quelques minutes d'arrêt ; tu commences la couture... » Poursuivre la description du menu serait une torture pour tout un chacun, seul le prescripteur en goûte le plaisir. Sans être nécessairement aussi sadiques que les sévices imaginés par le célèbre patient de Michel de M'Uzan, « M. le Maso », le scénario sadomasochiste est toujours un *programme* qui se doit d'être respecté à la lettre. À ceci près que le maître n'est pas celui qu'on croit... Fouet, latex, cravache, chaînes et garrots ne sont que les accessoires d'une domination servile, le dominateur est un acteur docile soumis au synopsis exigeant de son scénariste-réalisateur. C'est le masochiste,

véritable maître à bord, qui consacre son bourreau – il aurait même tendance à harceler son agresseur, « le masochiste est une victime qui ne lâche pas sa proie » (J.-B. Pontalis).

Dans « sado-maso », le trait d'union n'est qu'un trompe-l'œil, offrant l'illusion que le sadisme est solidaire du fantasme masochiste, que le plaisir de la douleur, infligée ou subie, offre une satisfaction symétrique. Inutile d'en rechercher l'étymologie latine, les termes sadisme et masochisme ont été formés et *combinés* par Krafft-Ebing à partir des œuvres littéraires de Sade et de Sacher-Masoch. Le pire, pourtant, pour un sadique est probablement de tomber sur un masochiste : jamais Sade, qui jouit d'autant plus de sa victime qu'elle n'est pas consentante, ne prendrait plaisir à persécuter Masoch, qui se plaît tant à être « humilié et traîné dans la poussière » (*La Vénus à la fourrure*, 1870).

Affranchi du risque de la souffrance parce qu'il peut en tirer satisfaction, fondant ainsi une forme paradoxale de subversion par soumission, le masochiste est l'être le plus libre qui soit : « son obéissance anéantit les ordres de ses ennemis, son acceptation honteuse et ridicule des autorités les rend impuissantes » (Theodor Reik). Le « souffre-douleur » serait-il un sadique qui s'ignore, qui aurait retourné sa violence sur lui, grâce à l'intervention bienveillante d'une main extérieure (Freud) ? « L'amour, c'est que tu sois pour moi le couteau avec lequel je fouille en moi » (Franz Kafka, Lettre à Milena).

Sécrétions

La nouvelle de Maupassant, *Idylle*, réunit, le temps d'un voyage en chemin de fer, un jeune homme et une paysanne piémontaise, nourrice de son état. « La chaleur devenait terrible, n'y tenant plus elle ouvrit sa robe : “je n'ai pas donné le sein* depuis hier, me voilà étourdie”... Il se mit à genoux devant elle, elle se pencha vers lui, portant vers sa bouche, dans un geste de nourrice, le bout foncé de son sein. Une goutte de lait apparue au sommet. Il la but vivement, saisissant comme un fruit cette lourde mamelle entre ces lèvres. Et il se mit à téter d'une façon goulue et régulière. »

Retour aux sources : le lait n'est jamais que le premier des fluides par lesquels l'amour transite. La sueur, la salive, le sang, les larmes, le sperme et l'humeur vaginale... dans la rencontre sexuelle, les corps se séparent (*secretio*, séparation) d'un peu d'eux-mêmes, ils échangent,

pour le plaisir... ou le dégoût. Louis Calaferte (*Septentrion*, 1963) se jette dans l'« océan sirupeux » du sexe pour en explorer les « profondeurs spacieuses » et y goûter « d'âcres saveurs ». Le désir* des uns est l'interdit des autres : il est des sociétés (notamment en Afrique subsaharienne) où l'on pratique l'assèchement vaginal.

La physique des fluides est un trait d'union entre sexualité et procréation – chez l'homme, la migration de la semence alimente le fantasme* d'atteindre la matrice (Sandor Ferenczi). Longtemps on a cru le sperme seul responsable de la conception du futur enfant. Il véhiculait son âme et le contenait déjà sous forme réduite (*l'homunculus*). Le sang maternel servait seulement à nourrir le fœtus (Hippocrate) – l'ovulation n'est découverte qu'au xxe siècle. La rencontre interdite des humeurs est au principe de l'inceste du deuxième type (Françoise Héritier), qui interdit certaines unions (d'un même homme avec la mère et la fille, ou avec les deux sœurs) de crainte de mettre en contact les identiques et de provoquer stérilité et catastrophes.

De tous les liquides sécrétés par le corps sexuel, le sang est sans doute le plus tabou. Sang des règles, sang de la défloration (« le venin de la pucelle »), sang de l'accouchement, il conjugue le sacré et l'impur* et réunit dans un même danger le sexe et le féminin. Quelques gouttes versées du sang divin d'Aphrodite suffisaient pour donner la vie, ou la reprendre.

Seins

« Un jeune homme, qui devint un grand admirateur de la beauté féminine, déclara un jour où l'on en venait à parler de la belle nourrice qui lui avait donné la tétée : je regrette de n'avoir pas mieux profité de la belle occasion » (Freud). Des « tétés » aux « nichons », les seins, plus que toute autre partie du corps, signent la continuité des vies sexuelles infantile et adulte.

À l'origine, le mot « sein » est étymologiquement associé au maternel puisque issu du latin *sinus*, le pli de toge dans lequel les femmes portaient leur enfant. Des représentations galbées des Vénus de Botticelli ou du Tintoret, aux figurations poitrinaires plus torturées de De Kooning, ces objets de fascination ont inspiré depuis des millénaires tous les arts. En psychanalyse, le mot sein est métonymiquement utilisé pour désigner l'ensemble des soins reçus par l'enfant : c'est dire l'importance de cet organe, promoteur des

prémises de la vie imaginaire.

Les seins font se rencontrer la faim et l'amour, ce qui n'est pas toujours sans danger. Le film *La Grande Bouffe*, de Marco Ferreri (1973), l'illustre lorsque l'acteur Philippe Noiret, s'agrippant au corsage d'une femme opulente, meurt étouffé après avoir ingurgité avidement un gâteau en forme de sein. Mais c'est dès le début de la vie que les mamelles ont double emploi : le sein nourricier est également le premier objet érotique, en procurant à l'enfant une prime de plaisir liée à sa succion. « L'image d'un enfant rassasié au sein reste le prototype de l'expression de la satisfaction sexuelle ultérieure » (Freud). Il suffit cependant que la barrière de l'inceste* s'érige pour que sein érotique et sein nourricier soient culturellement dissociés, et avec eux l'image de la mère et de la femme. Est-ce la mise à mal du refoulement des enjeux érotiques entre mère et enfant qui rend épineux le choix de l'allaitement pour nombre d'accouchées ? Question qui ne semble pas se poser pour la « Brave Margot » de la chanson de Brassens qui, dégrafant « son corsage pour donner la gougoutte à son chat », affole, innocente, « tous les gars du village ».

Sex addict

Hanté par les rencontres sexuelles, le *sex addict* démultiplie le temps consacré à la recherche de situations sexuelles diverses (cybersex, multipartenariat, consommation compulsive de pornographie, fréquentation de prostituées, etc.). La logique est simple : premier feu rouge, regard complice échangé, « on baise ». Tel un toxicomane dans l'attente du prochain *shoot*, le *sex addict* est obsédé par la trouvaille d'un objet ou d'une situation sexuelle. Si au siècle dernier on aurait parlé de « monomanie » ou de « perversion », cette conduite addictive est aujourd'hui largement portée et banalisée par la société de consommation dans laquelle il faut pouvoir *jouir sans entraves* et pour laquelle le sexe peut être consommé au même titre que n'importe quelle autre marchandise. Le Web permet de faire son marché de façon très pragmatique : promotion sur les queues ! Je veux une paire de gros seins ! Une paire de fesses noires ! Je clique, échange quelques mots, et si tout se passe bien la rencontre a lieu dans l'heure... Dans la vie sexuelle des jeunes adultes, la sexualité addictive peut constituer un passage transitoire, une compensation après une adolescence sage, une solution anti-dépressive, une quête paradoxale de pureté – « une pratique débarrassée de l'aspect dégoulinant des liens » (*dixit* un pratiquant)... Plus largement, elle peut être entendue comme une stratégie phobique permettant d'éviter la rencontre avec l'autre. On

trouve souvent à la base de ces pratiques compulsives deux types d'angoisses relationnelles : l'angoisse d'intrusion couplée à l'angoisse d'abandon. Dans une telle configuration, mieux vaut la certitude de la rupture que les affres de son incertitude ! Et pour « ne pas se prendre la tête », on pourra « zapper » d'un corps à l'autre.

Voilà le paradoxe : même s'il couche avec plusieurs partenaires par jour, le *sex addict* se sent isolé. En voulant éviter les sentiments, vient le moment où il crève de solitude.

Sexe, genre (Transsexuel)

Autrefois la vie était simple, il y avait les hommes et les femmes. Aujourd'hui, le sexe est devenu d'une effrayante complexité. À cette dualité originelle, la psychanalyse a ajouté ses propres divisions : actif passif, phallique châtré, masculin féminin, qui peuvent se retrouver chez l'homme et chez la femme. Mais les humains ne sont jamais satisfaits, et toujours ils raffinent. L'anatomie ne pouvant être leur destin, ils ont créé, au-delà du sexe anatomique, qui bien que dévalué s'entête à exister, et du sexe psychanalytique avec ses inquiétants fantasmes inconscients, un sexe social qu'ils ont nommé *genre*.

Au début, le genre n'avait pas vocation à être le slogan de la revendication identitaire qu'il est aujourd'hui devenu. Il fut introduit par un psychanalyste, Stoller, à propos des transsexuels, ces personnes qui affirment que leur âme est d'un sexe différent de leur corps, et surtout qu'il convient de privilégier le sexe de l'âme et en tirer les conséquences chirurgicales et hormonales. Stoller a nommé *identité de genre* ce sexe de l'âme, et montré que celle-ci peut entrer dans un conflit sans compromis avec l'identité sexuelle.

Cette dénomination fait aujourd'hui florès. Définissant le genre comme une construction non plus de l'âme, mais de la *société*, nombreux sont ceux qui accordent au genre une prépondérance absolue sur le sexe anatomique et le sexuel psychanalytique. Les *Gender studies*, mais aussi *gay studies*, *lesbian studies*, *bisexual studies*, etc. se sont largement développées, d'abord en pays anglo-saxons, et ce conflit entre identité de genre et identité sexuelle est invoqué par tous ceux qui revendiquent la reconnaissance de leur genre particulier. Il est vrai qu'il peut exister une infinie variété de genres (la grammaire en reconnaît déjà trois : masculin, féminin et neutre), alors que les sexes sont irrémédiablement limités à deux.

Sexualité infantile, sexualité de l'enfant

Souvenir d'enfance impromptu d'une femme mariée qui rit de ses siestes dans la grande maison d'été : une paire de chaussettes dans sa culotte, elle s'allongeait sur les cousines à peine plus jeunes, chacune son tour, et hop !

La sexualité de l'enfant ne se réduit pas à touche-pipi, seul ou à plusieurs dans les buissons. Elle prend toutes les formes : jouée (papa-maman, le docteur), fantasmée (l'affaire d'Outreau, en 2004-2005, a montré que des enfants peuvent aussi imaginer des adultes abuseurs et les dénoncer abusivement)... Tout est bon dans le corps pour la faire naître, pousse ou doudou, folles parties de balançoire et chatouilles à perdre haleine, bagarres dans la cour et martyres de mouches, « pipicacaboudin » d'aujourd'hui et bébés qui se font par les oreilles (c'était la théorie de Louis XIII enfant – aussi celle du Saint-Esprit –, le petit masturbateur observé par son médecin Héroard). Ces plaisirs intenses, ces excitations sans fin, ces recherches actives sur l'origine du monde, plus ou moins troublants pour l'adulte (et l'enfant en lui), sont pour la psychanalyse de nature sexuelle, un sexuel loin de l'instinct, de la nature et de la reproduction.

La sexualité infantile naît de cette efflorescence et de son refoulement. Les plaisirs sexuels d'enfant (sucoter, téter, caresser, retenir, maîtriser, à l'actif et au passif, parler, chercher, etc.) contribueront à la vie sexuelle adulte ; sublimés ils ouvrent la voie aux apprentissages et à la culture... du moins pour ceux dont l'entourage, parents et éducateurs, n'aura pas exigé et obtenu le refoulement, voire la destruction. « Fais pas ci, fais pas ça » : la liste des interdits supposés civilisateurs est aussi longue que celle des plaisirs premiers, et dès le début l'éducation s'efforce d'endiguer et de dompter l'inconvenante sauvagerie enfantine.

La sexualité infantile est *chez l'enfant comme chez l'adulte* ce qui reste inéducable, par et pour la civilisation. Ce reste, refoulé dans l'inconscient, ne passe pas avec le temps ; à condition d'être déformé, il est en partie utilisé par le symptôme (la petite siesteuse à la paire de chaussettes se plaint aujourd'hui de porter la culotte !), par les artistes aussi, pour notre plus grand plaisir.

Sexuellement transmissible (Sida...)

En partance pour l'Afrique, le continent aujourd'hui le plus violemment touché par l'épidémie du sida, Benoît XVI rappelle aux journalistes qui l'interrogent la position de l'Église sur le préservatif – qui revient à condamner une sexualité qui n'a d'autre but qu'elle-même, d'autre finalité que le plaisir et la jouissance qu'elle procure. À la condamnation usuelle, il ajoute une mise en garde supplémentaire : non seulement le préservatif n'est pas une solution, mais il participe du problème, il contribue à l'extension de la contamination ! Absurde à l'aune du bon sens, sans même parler de la rationalité médicale – qui, cependant, n'a jamais fait de la capote *la* solution –, le propos est plus secrètement cohérent avec la pensée théologique : *la sexualité est une maladie*, c'est même *la* maladie de l'homme, celle qui confond son origine (chacun doit son existence à une « nuit sexuelle ») et sa chute, une maladie transmissible, ce que « péché originel » veut dire. À un tel mal, il n'existe que deux remèdes : la fidélité ou l'abstinence*. Grâce au sida, l'Enfer a repris des couleurs, *a fortiori* tant que l'on a cru que l'épidémie ne concernait que le sexe « contre-nature », celui des « sodomites ».

L'originalité des maladies sexuellement transmissibles n'est pas médicale, l'échange sexuel véhicule bactéries et virus, mais tout autant l'air que l'on respire. L'originalité est sociale, elle tient au statut spécifique de la sexualité, toujours marqué par l'interdit – même s'il varie au gré des cultures et des époques. La syphilis « punissait » le bourgeois adultérin, le sida est le « châtiment » planétaire d'une vie sexuelle sans limites, devenue *infernale*.

Le psychanalyste qui écoute les récits sexuels des jeunes hommes et femmes d'aujourd'hui, entre préservatif « oublié » et angoisse avant le résultat du test, ne peut qu'être saisi par l'actualité de l'antique complicité du sexe et de la mort – hors toute référence religieuse. « C'est parce que nous vivons dans la sombre perspective de la mort, que nous connaissons la violence exaspérée, la violence désespérée de l'érotisme » (Georges Bataille). La « petite mort » transforme l'orgasme en oraison funèbre.

Sodomie

Pédication, sodomie... deux mots pour la même chose, sinon pour le même sens. Le premier, hors d'usage, est grec : par la pénétration du « *pais*, le sperme de l'adulte transmettait la virilité à l'enfant » (Quignard). L'aimé se soumet à l'*inspirator*, l'élève au maître ; le verbe grec *eispein* pour dire cette pénétration est traduit par le latin *inspirare*. Le second est biblique, il sent le soufre et l'abomination, celle des hommes de Sodome qui veulent « connaître » à leur manière les anges de Dieu.

Les temps ont changé, au moins depuis 1971, *Le Dernier Tango à Paris* et l'inoubliable « passe-moi le beurre » de Marlon Brando à Maria Schneider. Non que « l'inspiration » l'ait emporté sur la « bestialisation », mais parce que la pratique du coït anal a bénéficié, comme le reste du sexe, de la démocratisation, du « tout est possible, tout est permis » d'aujourd'hui. Nulle relation qui l'ignore, homosexualité féminine comprise.

Dans l'intervalle, on a beaucoup brûlé – à l'image du chevalier de Hohenberg et de son valet, unis sur le bûcher comme dans l'amour, en 1482 devant Zurich – ou lapidé – du Soudan à l'Iran, le risque persiste. Sade, qui savait ce qu'il risquait en écrivant dans sa prison de la Bastille *Les 120 Journées de Sodome*, en dissimula le manuscrit dans le secret de son fondement – le geste au pied de la lettre. La Révolution libère Sade et abolit le crime. Pétain le rétablit, comme si l'accès au pouvoir de la virilité fasciste en rendait le péril à nouveau menaçant. Sodomiser est à l'occasion un acte de guerre, « saddamiser » dit le soldat américain.

« Un trou n'est pas un trou », sauf dans la psychose (et la pornographie), le fantasme* qui accompagne la sodomie possède ses particularités. Ce qu'Alexandre formule avec brutalité, « d'une immaculée faire une salope », est rarement absent : le désir de soumettre, salir, rabaisser, bestialiser (même si aux bêtes, l'idée ne viendrait pas). L'analité exige son dû. Du vieux « va te faire foutre » à « l'enculé » d'aujourd'hui, il est toujours question de *se faire avoir*.

Il n'y a que Pantagruel à qui cela permit de guérir, embroché par un Turc, il fut débarrassé de sa sciatique !

Songes impurs (pollution nocturne)

Il n'y a pas de notion plus anti-sexologique que celle de « songes

impurs ». Pourtant, son symptôme le plus célèbre, les *pollutions nocturnes*, n'a cessé d'embarrasser les esprits (masculins avant tout), tant il exprime le triomphe du sexe sur la volonté. Les Pères de l'Église et les scholastiques tentent de la maîtriser en suivant la piste du *péché*. Leur *doctor angelicus*, Thomas d'Aquin, tranche le problème dans sa *Somme théologique* (1269-1272). À la question : « La pollution nocturne est-elle un péché ? », il répond : elle est innocente, puisque involontaire. Les encyclopédistes et médecins des xviii^e et xix^e siècles, quant à eux, optent pour la *maladie*. Le malaise persiste néanmoins, et tous s'accordent à reconnaître ce que les Grecs anciens avaient déjà affirmé : ce sont des *rêves à semences* (*oneirogonos*) que proviennent les pertes séminales nocturnes. La cause principale réside donc dans les *rêves* qui furent ainsi vite nommés par les Latins *somnia venerea*. Les traductions françaises, au fil des siècles, sont révélatrices : des rêves *lascifs* aux rêves *impurs*^{*}, le sens de l'adjectif *venereum* évolue, mais ces songes sont *véniériens* à tous les coups. Ne témoignent-ils pas que la puissance hallucinatoire du rêve est sœur de la réalisation des désirs inconscients ? À elle seule, elle peut déclencher l'orgasme, sans qu'aucune action volontaire ni contact physique aient eu lieu. Ces rêves sont *impurs* parce qu'ils sont érotiques et qu'ils se trahissent par leurs « émissions mouillées ». Particulièrement fréquents et perturbants chez les adolescents pubères, les *wet dreams* sont souvent perçus comme honteux : comment dissimuler les « cartes géographiques » sur les draps, au regard inquisiteur d'une mère ? Les filles ont plus de chance, « quand ça m'arrive, dit Anna, c'est au plus profond de moi. »

La puissance du fantasme^{*} sur la vie sexuelle peut en inquiéter plus d'un. Saint Augustin implore : « Votre main, Dieu tout-puissant, n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les langueurs de mon âme et de verser une grâce abondante sur les *mouvements impurs de mon sommeil* ? » Mais est-ce une bonne solution de faire appel à la *main* divine pour calmer l'excitation de... son membre et de son esprit ?

Sortir avec

« Sortir avec » pourrait être le vocable adolescent par excellence. Enjeu primordial et ultime de la puberté^{*}, « sortir avec » est d'abord un but en soi, un exploit que tout un chacun se doit d'accomplir au plus vite, au point de reléguer au second plan celui ou celle qui en permettra la réalisation. Pour accomplir la prouesse, toutes les stratégies sont possibles, des plus inventives aux plus prosaïques : « Mon copain voudrait sortir avec toi. Qu'est-ce que je lui dis ? »

C'est *fait*, mais qu'est-ce qui est fait ? Il serait incongru, voire honteux de le demander. « Sortir avec » rend compte de la manière dont le sexuel utilise la langue la plus commune pour se dissimuler. Sa définition est si précise et pourtant si ambiguë qu'elle ne s'énonce pas. Ça va sans dire, et seuls les novices, les niais, n'y comprennent rien. C'est un secret d'initiés, sans doute faut-il le « faire » pour savoir exactement de quoi il retourne. Les adolescents, ces francs-maçons de l'amour, sont jaloux de leurs mystères et le mot leur appartient. Il appartient en revanche aux adultes de chercher à percer l'énigme, et de déterminer s'il s'agit d'aller au cinéma, d'embrasser, d'embrasser avec la langue, de coucher, ou encore d'être en couple. De toutes ces distinctions, le mot se joue : blason de l'érotisme, il est le signifiant-maître d'une sexualité naissante dont la créativité emprunte plus à l'infantile qu'à la seule libido génitale. Peut-être l'expression témoigne-t-elle d'un certain refoulement de cette sexualité adulte pour laquelle il s'agit davantage de *pénétrer*, d'*entrer*, plutôt que de sortir.

Si l'adolescence est le moment où « l'individu humain doit se consacrer à la grande tâche de se détacher de ses parents » (Freud), « sortir avec » montre qu'on ne peut sortir (de la famille, de l'enfance) qu'accompagné d'un ou d'une autre, nouvel élu qui nous tracte hors des sentiers battus de nos premières amours. À l'adolescence, la grande affaire c'est bien de *sortir* : mais à côté de sortir avec les copains, de sortir en bande, ou de sortir le soir, « sortir avec » a un autre statut, une autre classe. « Je sors avec elle/avec lui » est le signe d'une dignité nouvelle, récemment acquise et dont on ne peut déchoir, celle d'une rencontre amoureuse accomplie, qui ouvre sur la plénitude.

String (lingerie féminine)

L'affaire Monica Lewinsky n'a tenu qu'à un fil, celui d'une culotte minimaliste, dévoilée à la faveur d'un pantalon taille basse. L'air de rien, ce bout de tissu s'est révélé *culotté*, jusqu'à mettre le pouvoir masculin sens dessus dessous. L'homme le-plus-puissant-du-monde l'a appris à ses dépens, ficelé et précipité dans la chute... de reins. À l'heure de la lingerie féminine conquérante – ce sont les femmes qui portent la culotte –, Éros ne décoche plus sa flèche mais tire la ficelle.

Le string est un slip réduit à sa plus simple expression : une forme en triangle sur le devant, une simple bande de tissu très étroite derrière, il découvre les charmes postérieurs. À oser le minimum, le string se remarque : on le soupçonne parce qu'on ne le voit pas. Sa pudeur est

son scandale. D'une discrétion respectueuse de l'intimité, ce dessous n'en déshabille pas moins l'intime. Est-il un avatar impudique du sous-vêtement à l'ère de la vie privée étalée en public ? Apparemment oui, mais dans le fond... le trouble suggestif du string joue du ressort érotique des dessous féminins : ils montrent ce qu'ils cachent, ils dissimulent pour mieux laisser deviner. « La femme peut tout montrer et ne laisser rien voir », disait Balzac. De ce jeu de dérobaie propre à l'érotisme* féminin, la parure intime est le théâtre, toute en feinte et en trouble, afin d'égarer le regard. Dès sa première apparition, à la Renaissance, sous le nom de « brides-à-fesses », le caleçon des nobles cavalières s'expose à la vue en lieu et place du corps intime qu'il est censé protéger. Lors de son retour en force au xix^e siècle, sous la forme d'un pantalon fendu à l'entrejambe, ce qu'on appelait les « tuyaux de modestie » assure le succès des danseuses de cancan, autorisées à lever la jambe plus haut que la ceinture. Le mot *dessous* voit le jour, au moment même où les « linges de corps » s'exhibent comme des objets de spectacle et s'étalent, au bonheur des dames (et de quelques autres), dans des vitrines appelées : « alcôve publiquement ouverte ».

Le plaisir de l'œil serait-il le dernier mot des dessous féminins ? Le regard fétichiste des hommes aimerait s'en convaincre. Silence alors sur le « frou-frou » de la lingerie intime ? Entre la peau et le tissu se love la jouissance* féminine secrète, tout en frôlement et bruissement. Jadis condamné – la culotte fermée éveillait la crainte que les femmes s'enferment dans une trop grande chaleur et manquent d'air –, le plaisir du tact inspire aujourd'hui la passion du dessous satiné, caressant, à la manière d'une seconde peau. Plaisir moins en partage, davantage pour soi, comme le chuchote Jane Birkin : « les dessous chics, c'est se garder au fond de soi/fragile comme un bas de soie ».

Talons aiguilles

Marilyn allait jusqu'à raccourcir l'un des deux afin d'accentuer le déhanchement... Aux talons aiguilles, les femmes devraient-elles féminité et érotisme* ? Accessoires de séduction, ils font polémique : tour à tour encensés, dénoncés comme emblème du mauvais genre, interdits dans les avions, mais recommandés dans les bordels, signe de l'oppression machiste imposée aux femmes (années soixante-dix), ils sont devenus l'indispensable de toute séductrice (et *fashionista*) qui se respecte...

De l'Italie, où ils ont été créés il y a soixante ans, ils ont gardé la

désignation de *Stiletto* pour les talons supérieurs à 10 cm : un même mot pour désigner le *petit couteau à lame mince*, et l'outil qui *troue*... Depuis, ils enflamment l'imagination phallique des créateurs (tous des hommes !) – qui de Ferragamo à Roger Vivier en passant par Louboutin, multiplient les propositions suggestives pour des clientes toujours plus exigeantes : talons épine, talons croupe, talons transparents laissant apparaître la nudité de la voûte plantaire, talons sur mesure pour Madonna qui les porte, car « ils durent plus longtemps que le sexe ».

C'est dire la charge sexuelle et érotique du pied chaussé. Car du cou-de-pied à la jambe, c'est tout le corps qui semble mis en tension, rappelant l'arc de jouissance pendant l'orgasme. La surenchère dans la *hauteur* (« Montez me voir un de ces jours » Mae West), et dans le *nombre* (Carrie Bradshaw dans *Sex and the City*) ne demande qu'à suivre. Sarah ne peut plus sortir « à plat », elle serait « comme nue ». Le fétichiste qui sommeille en tout homme (« elle n'a pas de pénis mais elle a des talons aiguilles ») y trouve son compte. La magie de l'artifice qui consiste « à lui mettre le cul sur un piédestal, là où il doit être », contribue à faire oublier ce qui lui manque... Pour un temps.

Transgression (interdit)

Chez les Romains, la sexualité transgressive – *transgredi*, passer de l'autre côté – est celle qui met en péril la structure de la Cité. Le patricien ne peut être sexuellement soumis (passif) à un partenaire qui lui est hiérarchiquement inférieur (femme ou esclave), sous peine de mort. Avec l'avènement du christianisme, les interdits se font religieux et l'érotisme est désormais impie. Fornication* et luxure sont condamnées. Toute sexualité autre que procréative est déviante, le sexe et le blasphème deviennent inséparables. Sade : « Un de mes grands plaisirs est de jurer Dieu quand je bande* ». Dangereux promoteur du viol*, de l'inceste* et de la pédophilie*, il ébranle les frontières sociales et légales de son époque : « L'érotisme* est un pouvoir sexuel sans bornes, illimité, démesuré. Il faut le craindre » (*Justine ou les malheurs de la vertu*, 1791).

La logique libertine* nécessite la persistance d'un ordre moral à contrarier. Point de tentation sans interdiction : le fruit de l'arbre de la connaissance n'est-il pas défendu ? N'est-ce pas dans l'unique pièce dont l'entrée lui est formellement *interdite* que la femme de Barbe Bleue s'introduit ?

Discréditer les règles permet de rivaliser avec celui qui les énonce et de conquérir une part de liberté. Pour Georges Bataille, la désobéissance est promesse de plaisir. À travers la démesure et le détour par le péché, il recherche « la sainteté de la jouissance charnelle » et initie une tradition d'épanouissement dans la transgression.

À l'heure où la norme préconise la multiplicité des pratiques sexuelles entre adultes consentants, qu'est-il encore possible de transgresser ? En 1895, Oscar Wilde fut condamné à deux ans de travaux forcés pour avoir « débauché » de jeunes hommes, tandis qu'aujourd'hui l'homosexualité est exploitée à des fins publicitaires, notamment pour une célèbre chaîne de fast-food ! Les transgressions *mineures* capables de pimenter la sexualité somnolente d'un couple se banalisent : regarder un porno, fréquenter une boîte échangeuse... La perversion* est proche, la subversion de l'ordre établi l'est moins.

Travesti, *Drag-Queen*

Si le profane ne les distingue pas forcément, ces deux termes ne désignent pourtant pas la même réalité. Pour le travesti il y a ce plaisir méticuleux de se transformer en femme : s'épiler, enfiler des collants, se raser, passer du cache-barbe, se maquiller, mettre les seins de silicone, choisir et se parer d'éléments de lingerie, s'habiller, se vernir les ongles, mettre les escarpins, puis les bijoux... Le tout sous la surveillance étroite du miroir. L'idéal : être pris pour une femme – élégante – et se fondre dans la masse. Contrairement aux idées reçues, le travesti est la plupart du temps hétérosexuel, marié ou pas, avec enfants ou pas. Le travestissement constitue une activité de plaisir pour soi, plaisir de prendre soin de la femme en soi. L'homme qui se maquille est séduit par la femme qu'il devient. Le but est de se plaire plus que d'attirer le regard des autres (Victor Victoria, 1982).

Le terme *Drag-Queen* – *Drag* (acronyme de *dressed as a girl*) et *Queen* (« folle », littéralement « reine ») – provient du dialecte homosexuel londonien pour désigner un homme ayant un penchant pour le travestissement. Ici, le style est tout autre : celui de l'exubérance racoleuse. L'enjeu est de forcer l'attention. Fume-cigarette, faux ongles, faux cils, robe de soirée, boa, paillettes, bas résilles, perruque colorée, fond de teint et maquillage outrancier sont d'usage. Les escarpins s'apparentent plutôt à des échasses. Oiseaux de nuit, on les rencontre dans le monde gay (clubs, bars, discothèques) et festif (cabarets). Si vous passez devant la Reine sans lui accorder un regard,

vous entendrez sans doute : « Hey chéri, viens voir par ici ! », et si vous persistez : « Ben alors *elle* est toute timide ? » Car souvent le « Elle » règne sur tous les objets, de sorte que même les malabars hypermusclés sont traités comme des fillettes. Cynisme et ironie sont de mise. Le *drag* est une caricature du féminin poussée à l'extrême, jusqu'à l'épopée (*Priscilla folle du désert*, *road movie* dans le désert australien par une caravane de *Drag*, 1994). Contrairement au travesti – pris pour une femme – le *Drag-Queen* ne dupe personne : c'est un homme homosexuel.

Vagin, chatte, trou

De la dissymétrie des sexes à leur inégalité, il n'y a qu'un pas qui n'épargne pas les mots de l'anatomie : *vagina* c'est la gaine, le fourreau. Pénis et vagin sont certes complémentaires, si ce n'est que l'un est plus complémentaire que l'autre ; une épée sans fourreau reste une arme, un fourreau sans épée est une forme vide – le culte rendu au pénis* le fait Phallus, il n'y a pas de culte du vagin ; de l'utérus oui, mais c'est alors la mère et non la femme qui est déifiée, le ventre et non le sexe. La politique des sexes s'écrit dès la langue commune. L'un pénètre, l'autre *est pénétrée*. La passivité* n'est pas seulement syntaxique, elle complique la vie psychique de bien des femmes quand plus rien ne distingue l'acte sexuel d'un geste de soumission. D'où les éventuelles mesures de rétorsion : le vaginisme* oppose une muraille à toutes les incursions, le *penis captivus* retient au piège l'aventurier imprudent.

Vagin est un mot *de* la sexualité, ce n'est pas un *mot sexuel*. Hélène exige de son amant qu'il prononce, juste avant le coït, ces quelques mots : « Je vais te remplir la chatte. » Le mot sexuel est en lui-même un *acte*, sa profération vaut comme préliminaire*. Que ce soit Hélène, ici, qui écrive les dialogues et domine la relation ne change rien à la charge agressive du mot, « chatte » tient plus du viol que de la caresse. Ce mot qui excite tant Hélène (identifiée à l'agresseur) est imprononçable par beaucoup (hommes ou femmes). Il y a des variantes plus douces, où la tendresse le dispute à la sensualité, le « minou » par exemple. Mais quand le *Portnoy* de Philip Roth n'a qu'une idée en tête : « brouter le minou », est-ce tendresse ou passion ?

« Trou » est-il encore un mot sexuel ? Érotique* sûrement pas, sexuel – avec ce que ce mot recèle de violence mal contenue – ce n'est pas sûr non plus, tant la part de destructivité se laisse ici deviner. « Trou », le

mot est informe, proche du puits sans fond. Le pénis s'y perd plus qu'il n'y loge. « Un trou est un trou », l'énoncé cynique définit assez bien le film porno* qui interchange indifféremment les orifices dans une haine de la femme qui transparaît à fleur d'images.

Viol

« Si j'étais sûr que ça ne fasse pas mal, j'aimerais bien être violée ». Les mots de Manon mesurent le fossé qui sépare le fantasme* de viol du crime réellement accompli. Le premier est un fantasme féminin quasi générique, le plus souvent dissimulé derrière une peur : qu'un v(i)oleur s'introduise nuitamment dans la maison. L'homme n'est pas en reste, plus souvent violeur que violé, primat du phallus oblige. L'un et l'autre, la femme et l'homme, puisent à une source commune, le fantasme de scène primitive : comment imaginer que sa propre mère, objet vénéré des premières amours, ait pu se prêter volontiers à une telle infamie : « Ma mère a dû subir mon père pour me faire. » Il arrive que le fantasme touche au sol de la réalité : « Ne commencez jamais votre mariage par un viol », conseillait Balzac aux futurs maris (*La physiologie du mariage*). Depuis 1992, le viol entre époux est un crime.

Le crime n'accomplit jamais que le seul désir du violeur, il détruit psychiquement la victime. Le tableau de Magritte, *le viol*, substitue le corps nu au visage. Plus encore que le sexe, le viol attaque l'intégrité, l'identité. Une femme violée se souvient davantage des mots d'insulte proférés par son agresseur que de l'acte lui-même. Le viol est un acte de guerre que les guerres, sans exception, pratiquent. L'arme en était explicitement mise au service de « l'épuration ethnique » pendant la dernière guerre des Balkans. Non seulement détruire la victime, mais entacher toute la filiation à venir.

Crime et fantasme font parfois d'étranges rencontres. Guy Georges, « le tueur de l'Est parisien », après avoir beaucoup violé, tué et s'être retrouvé derrière les barreaux, a fait rêver par correspondance tout un fan club féminin !

Virginité (dépuclage)

« La pureté blanche d'Angélique, le corps de neige immaculé, dans cette raideur immobile du froid qui glaçait autour d'elle le mystique élancement de la virginité victorieuse. » Associer la virginité – étymologiquement « état de jeune fille » – à la pureté et à l'innocence,

comme le fait Émile Zola dans *Le Rêve* (1888), peut paraître désuet. Pourtant, en 2008, des internautes iront jusqu'à offrir plusieurs millions de dollars pour l'achat de la virginité d'une jeune américaine de 22 ans, mise aux enchères sur le site de vente en ligne E-bay... À travers cette fascination pour la femme pure, donc inoffensive, ne peut-on pas déceler une peur de la femme, sexuellement dangereuse ? *Nana*, autre héroïne de Zola (1880), courtisane vénale et mortifère, en est la représentante. D'un point de vue masculin, la femme est impure* par essence. N'est-ce pas Ève, la première d'entre elles, qui entraîna l'homme dans sa chute après avoir succombé au serpent tentateur ? Saint Jérôme s'interroge : « Dieu qui peut tout, peut-il relever une vierge après la chute ? Il y a doute ! »

Cette peur ancestrale de la femme naît de son mystère : « elle apparaît incompréhensible (...) étrangère et pour cela ennemie », écrit Freud dans *Le Tabou de la virginité* (1918). Cette crainte se manifeste dans certaines sociétés « primitives » par le fait que le dépucelage est prudemment confié à un autre que le futur mari (Inde du Sud, tribu des Toda). Au niveau fantasmatique, la femme détient le pouvoir d'affaiblir l'homme, voire de le contaminer par sa féminité. Ces peurs évoquent le mythe de la *vagina dentata*, exprimant l'angoisse du mâle devant la femme castratrice

Si l'effroi face aux femmes persiste, les mœurs, elles, ont bien changé. Aujourd'hui perdre sa virginité n'est plus une faute, mais un devoir. Les sociétés les plus traditionalistes n'y échappent pas complètement, qui voient fleurir une nouvelle spécialité médicale : la reconstruction de l'hymen à l'aube du mariage.

Virtuel (sexualité internet)

« JF parisienne, 35 ans, blonde aux yeux bleus, douce, raffinée, esprit curieux et sensible, recherche homme courtois. Pas sérieux s'abstenir. » « JH quinquagénaire dynamique, brun, ténébreux, grand, romantique, très bonne situation, cherche son *alter ego* pour construire une vie à deux, pleine d'amour et de tendresse. »

L'homme brun n'est ni grand, ni ténébreux, ni particulièrement romantique ; la femme s'avérera peu raffinée. Le virtuel, littéralement « en puissance », serait-il plutôt le lieu de rencontre des avatars idéalisés, des doubles narcissiques ? *Meetic* tient le rôle des agences matrimoniales d'autrefois. Grâce à la touche « affinez votre recherche », on peut façonner son idéal sous forme de portrait-robot,

trouver sa *Galatée*, comme *Pygmalion*, qui, déçu par les déficiences des femmes, décida de sculpter le corps d'une femme parfaite.

Mais le personnage de synthèse est bien souvent décevant, le mutant réalisé en *patchwork* offrant, *in fine*, un visage inhumain... L'amour virtuel, par téléphone, *chat* ou *webcam* offre en revanche la possibilité de s'affranchir de la rencontre en chair et en os, d'esquiver la désillusion.

Les célèbres affiches « 3615 code ula » ont laissé place aux publicités en ligne, où des filles dévêtues invitent les internautes à se connecter pour des « dialogues chauds ». Elles proposent un territoire intermédiaire, neutre, à mi-chemin entre la possibilité d'une liaison et la solitude de la pornographie – avec l'assurance que l'adultère sera indolore, et les virus seulement informatiques.

Symptôme d'un isolement des désirs, le corps placé devant un écran semble pouvoir conserver les secrets de son intimité, et la potentialité d'un amour sans risques, tout en favorisant une levée d'inhibition. Parfait compromis entre désirs et interdits, le virtuel permet un degré de réalisation du désir, ne serait-ce que par « le plaisir des yeux », tout en ne franchissant que partiellement les barrières interdites. Reste qu'on peut se demander si la mise à distance de l'acte – par une substitution des mots aux gestes, dans le téléphone rose, les *chat*, ou les *webcams* et leurs plaisirs voyeuristes* – n'est pas une façon de le ranger au magasin des accessoires... une forme d'abstinence* boulimique.

Zone érogène (point G)

Une étude scientifique du très sérieux King's College de Londres a récemment établi que le point de Gräfenberg, le célèbre point G, n'avait jamais existé. Soulagement des uns, empêtrés dans une conquête aussi laborieuse qu'infructueuse, mais fureur des autres, à en lire les commentaires scandalisés postés sur les forums Internet. Certains hommes, en particulier, sont formels, affirmant haut et fort avoir localisé le Graal de la sexualité féminine... Cela dit, on peut noter une égalité des sexes, une solidarité même, dans l'indignation : malgré les arguments avancés par ses détracteurs, le point G, tel un membre fantôme, semble continuer à « faire sensation ».

Tous ces efforts rendus vains... la sexologue Beverly Whipple, qui avait popularisé l'existence du point G au début des années quatre-vingt, a immédiatement remis en cause les résultats : « *On ne naît pas*

avec un point G, on le trouve ». L'injonction faite à la femme – autant qu'à l'homme : « le point G, tu trouveras ! » – *localise* d'emblée la sexualité féminine qu'elle circonscrit et condense en un tout petit organe, à peine un point.

Point G ou pas, le débat est ailleurs, la question sexuelle n'est de toute façon pas simple affaire d'anatomie ; il n'existe pas de zone prédéterminée, le corps dans son ensemble est susceptible d'être érogène. Le destin sexuel, jouant de polymorphie, peut aussi bien aller se loger dans la nuque, le creux du dos, le lobe d'oreille, ou le gros orteil – tant affectonné par le nourrisson – jusqu'à la pointe du nez, essentielle au baiser* esquimau. Démultiplication des lieux érogènes, comme à l'infini, ou restriction fétichiste, quand n'importe quelle région corporelle, y compris la plus singulière, peut devenir zone d'élection, à l'exclusion de toute autre : le pied (Buñuel, *L'Âge d'or*, 1930), la chevelure* (de la nouvelle éponyme de Maupassant), ou même un certain « brillant sur le nez » (Freud). La frigidité*, celle, en particulier, de l'hystérique, peut, à l'inverse, faire se déployer l'érogénéité tout en congédiant les territoires traditionnels, comme dans la revendication de cette jeune femme : « Tout mon corps est une zone érogène... sauf mes seins et mon sexe ».